

# HISTOMAG'44

Premier bimestriel historique gratuit

FORUM LE MONDE EN GUERRE

La seconde guerre mondiale pour des passionnés par des passionnés

N° 63

DEC. 2009 - FEV. 2010



**INTERVIEW :**  
**ARMELLE**  
**MABON**

**MILITARIA :**  
**LES DOG-TAGS**  
**DE L'US ARMY**

**DÉC. 39 – FÉV. 40 :**  
**LA « DRÔLE DE GUERRE » S'INSTALLE**

**GENÈSE DE LA BATAILLE DE L'ATLANTIQUE**  
**RETOUR SUR MONTOIRE**  
**LIBÉRATION DE LIÈGE**  
**PERCY SUR OISE PENDANT LA GUERRE**



[www.39-45.org/histomag](http://www.39-45.org/histomag)

Contact rédaction [llgs@tvcablenet.be](mailto:llgs@tvcablenet.be)  
[juin1944@wanadoo.fr](mailto:juin1944@wanadoo.fr)  
[hell\\_on\\_wheels@noos.fr](mailto:hell_on_wheels@noos.fr)

Responsable coordination : **Frederic Dumons**  
Rédacteur en chef bimestriels : **Laurent Liégeois**  
Rédacteur en chef thématiques : **Philippe Parmentier**

## EQUIPE DE REDACTION

**Eric Giguère**  
**Prosper Vandembroucke**  
**Daniel Laurent**  
**Philippe Massé**  
**Francois Xavier Euzet**  
**Pierre Saliou**  
**David Jardin**  
**Jean Cotrez**  
**Sébastien Saur**  
**François Delpla**  
**Gérard Medic**

en partenariat avec



<http://www.histoire-pour-tous.fr/>



<http://www.dowpanzer.be/>



<http://www.histokit.com/>



<http://www.histoired1monde.fr/>

Directeur de publication : **Stéphane Delogu**

## LIGNE EDITORIALE

Histomag'44 est produit par une équipe de bénévoles passionnés d'histoire. A ce titre, ce magazine est le premier mensuel historique imprimable et entièrement gratuit. Nos colonnes sont ouvertes à toute personne qui souhaite y publier un article, nous faire part d'informations, annoncer une manifestation. Si vous êtes intéressé pour devenir partenaire de l'Histomag'44, veuillez contacter notre responsable développement.



## SOMMAIRE

- Page 3 : L'edito
- Page 4 : Il y a 70 ans...
- Page 9 : Genese de la bataille de l'Atlantique
- Page 12 : 83rd Thunderbolt Div.
- Page 14 : Retour sur Montoire
- Page 18 : Liberation de Liege
- Page 22 : Saviez-vous ?
- Page 23 : Dog-Tags de l'US Army
- Page 29 : Precy sur Oise pendant la guerre
- Page 32 : Interview de Mme Mabon
- Page 34 : Le coin de lecture

## L'Edito

Par Stéphane Delogu

Afin de mieux s'intercaler avec la parution des numéros thématiques et ainsi ne pas saturer ses lecteurs, Histomag a connu un décalage d'un mois que vous n'aurez pas manqué de remarquer. Fort de son succès et du travail de son équipe, votre magazine s'attachera en 2010 à consolider son statut d'empêcheur de tourner en rond. De nouvelles têtes sont apparues, de nouvelles rubriques vous attendent et les recoins de la rédaction fourmillent d'idées.

Voilà où nous en sommes si l'on veut dresser un paysage de ce qui vous attend : c'est finalement la meilleure des réponses à ceux, persuadés qu'il était impossible de faire maintenir un haut niveau rédactionnel à une équipe entièrement constituée de bénévoles pour offrir en bout de chaîne un magazine totalement gratuit et ouvert au plus grand nombre. L'aventure continue de la plus belle des manières, avec en tête ce rêve un peu cinglé de faire aussi bien que les pros. On y croit dur comme fer parce ce que, justement, c'est en théorie impossible. Toute œuvre remorque fatalement son lot de détracteurs, de râleurs et de « jamais contents » : nous rétorquerons qu'ils sont infiniment moins nombreux que ceux qui reconnaissent aujourd'hui la qualité d'Histomag et ne ratent pas un numéro. A ceux là, nous ne pouvons que proposer pacifiquement qu'ils viennent relever le niveau ambiant, ce qui jusqu'à présent n'est jamais arrivé. Il nous est avis que ce jour béni pourrait coïncider avec une averse de billets de 500 euros, ce qui statistiquement parlant, arrive trop peu souvent.

Notre ligne éditoriale n'est pas susceptible de grosses modifications, puisque le créneau actuel est celui qui nous sied le mieux, c'est-à-dire étudier et expliquer l'histoire tout en restant des témoins ou des acteurs du présent. Nous continuerons donc de vous proposer des études pertinentes et qui nous l'espérons auront en 2010 un écho aussi favorable que durant l'année écoulée tout en mettant en parallèle ce qui nous est plus proche. On ne peut en effet étudier l'histoire de manière profitable qu'en superposant passé et présent pour mieux les analyser dans un ensemble cohérent et comparatif. L'année qui se présente ne changera pas fondamentalement l'espèce humaine et il y a belle lurette qu'on ne croit plus que l'injustice, la guerre et la misère puissent miraculeusement disparaître un jour. Tout au plus pouvons nous faire en sorte de rendre notre environnement proche plus humain, ce qui serait déjà une belle victoire. C'est pour cette raison précise que loin de vouloir changer la face du globe, nous nous contenterons de poursuivre notre petit bonhomme de chemin, fait de générosité et de désintéret aux retours sur investissement.

Ce qui n'empêche pas de se questionner, de bondir et de réagir aux contradictions dans lesquelles l'homo Sapiens excelle. La fin d'année 2009 a été marquée sur le plan sportif par une polémique qui n'a rien de sportif, puisqu'il s'agit des émoluments de notre sélectionneur national de football, discipline autrement nommée soccer ou balle au pied. Figurez vous qu'après un parcours tonitruant qui a fini par endormir d'un sommeil réparateur les plus fanatiques parmi les mordu du rectangle gazonné, c'est un chèque d'un peu plus de 800.000 euros qui est venu jouer le rôle de cerise sur le gâteau. Pour être absolument honnêtes, peu nous chaut de savoir que la France sera représentée en Afrique du Sud, c'est juste le montant de la cagnotte qui nous interpelle.

On pourra toujours rétorquer qu'un chèque moins élevé n'aurait pas empêché d'autres, moins chanceux, d'être obligés de faire des économies de bouts de chandelle pour vivre ou survivre, n'empêche qu'une sensation de malaise est bel et bien là et qu'il est difficile de la dissiper. Ce phénomène de société apporte une fois encore la preuve que l'homme se nourrit de ses propres contradictions puisque ceux qui font la gloire des dieux du stade sont bien souvent ceux là même qui se serrent la ceinture à tous les temps de l'indicatif. Le plus dommageable dans tout ce déballage de sport de grand luxe, c'est qu'on peut prendre le problème sous tous les angles imaginables, il n'en restera pas moins qu'un prix Nobel de médecine rapportera toujours beaucoup moins à son lauréat. Ne nous demandez pas si nous trouvons la découverte d'un nouveau vaccin plus intéressante qu'un voyage en Afrique du Sud, vous connaissez déjà la réponse.

Ce que peu de nos semblables ont compris est pourtant un principe qui changerait le cours des choses si il était plus souvent appliqué : l'essentiel n'est pas le montant de son compte en banque, mais la trace qu'on laisse sur Terre. Ceci explique pourquoi on éprouve autant de plaisir à dépenser notre énergie pour des clopinettes, juste pour le plaisir de suivre ensemble un chemin fait d'un tas de choses qui dépassent les sommes les plus rondelettes et qui mettraient pourtant un peu de beurre dans les épinards.

L'un des amis les plus chers de ce forum se nommait Guy Bourée, vétéran de Leclerc et de sa division blindée et homme modeste par excellence. Guy s'est éteint sans jamais avoir riche à millions, mais la trace qu'il a laissé parmi ceux qui le connaissaient vaut bien davantage. Il y a des valeurs qu'on ne marchande jamais et qui ne se quantifient pas. C'est pour cela qu'entre un chèque avec cinq zéro et la poursuite d'une aventure aussi folle que non lucrative, notre choix se fait sans réfléchir. Certains se souviendront de l'œuvre de Raymond la Science, nous préférons nous souvenir de modestes anonymes qui ont offert leur jeunesse pour que nous puissions vivre la nôtre.

Au prochain numéro.



# Il y a 70 ans : Décembre 1939 – Février 1940

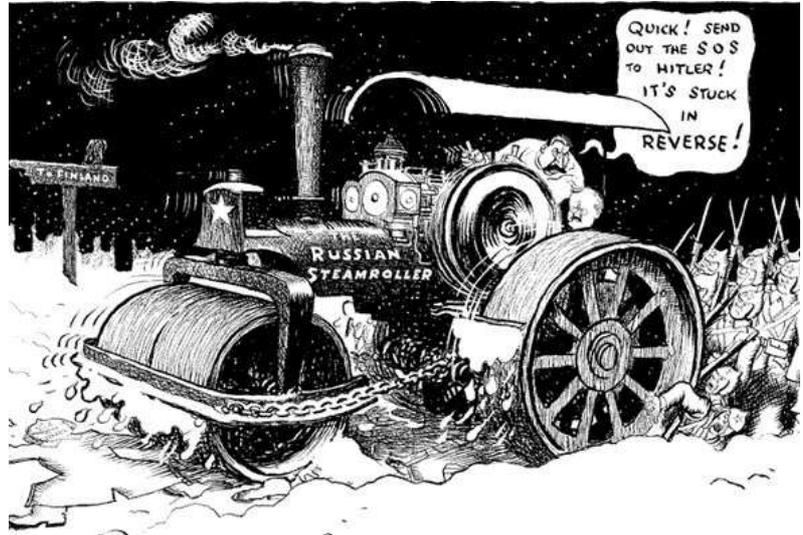
Par François-Xavier Euzet

**1<sup>er</sup> décembre 1939** : En Chine commence la grande offensive d'hiver chinoise, devant mener de multiples attaques du nord au sud de la Chine pour fixer les troupes japonaises.

**2 décembre 1939** : Le parlement français vote les pleins pouvoirs au gouvernement pour la durée de la guerre. Le franc est dévalué de 15%. En Grande-Bretagne, la conscription est étendue à tous les hommes entre 19 et 41 ans avec l'octroi de sursis limités pour raisons professionnelles.

Le Comité International Olympique annonce que les Jeux Olympiques d'hiver d'Helsinki de 1940 sont annulés.

Les nazis commencent à utiliser les camions à gaz pour éliminer les patients mentalement déficients.



Dessin satyrique de Leslie Illingworth paru dans le Daily Mail le 3 janvier 1940 (copyright Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication) "Vite! Envoie le SOS à Hitler! C'est bloqué en marche arrière – Rouleau compresseur Russe »

**3 décembre 1939** : La Finlande en appelle à la Société des Nations pour imposer sa médiation entre elle et l'Union Soviétique. Les réservistes suédois sont appelés sous les drapeaux.

**4 décembre 1939** : L'union Soviétique rejette les propositions de la Société des Nations pour régler les problèmes avec la Finlande.

**6 décembre 1939** : 50 avions de combat arrivent d'Italie en Finlande.

**8 décembre 1939** : Le grand conseil fasciste italien vote pour rester dans l'alliance de l'Axe mais souhaite rester en dehors du conflit en réaffirmant sa neutralité.

**9 décembre 1939** : L'offensive soviétique dans le centre de la Carélie est stoppée par les Finlandais près de Suomussalmi. L'agence d'information TASS rapporte une information erronée, comme quoi l'Allemagne aurait envoyé du ravitaillement à la Finlande. Cette fausse nouvelle tend les relations germano-soviétiques. La SDN commence à examiner une possible intervention dans le conflit entre l'URSS et la Finlande.

Environ 200 juifs polonais traversent le Bug occidental après avoir survécu à une marche forcée conduite par les Allemands depuis les villes de Hrubieszow et de Chelm. Ils étaient environ 1800 au départ.

**10 décembre 1939** : La Finlande appelle les nations civilisées à l'aide.

**11 décembre 1939** : La Finlande demande une aide concrète de la part de la Société des Nations. A la suite de cet appel, la SDN donne son accord pour intervenir dans le conflit et presse l'Union Soviétique de cesser les hostilités dans les 24 heures et d'accepter une médiation.

Un plan de travaux forcés est mis en place pour les juifs du gouvernement général de Pologne.

**12 décembre 1939** : L'Union Soviétique rejette la demande d'armistice et de négociation présentée la veille par la Société des Nations.

Les Alliés se mettent d'accord pour envoyer des armes aux Finlandais, mais sans l'accord de la Norvège aucune livraison n'est possible. Winston Churchill, 1<sup>er</sup> lord de l'Amirauté, demande l'invasion de la Norvège par les Alliés

**13 décembre 1939** : L'Admiral Graf Spee est intercepté par les croiseurs du British South American Squadron (1 croiseur lourd et 2 croiseurs légers). Malgré une victoire tactique dans la bataille du Rio de la Plata, le navire allemand trouve refuge dans le port uruguayen de Montevideo pour y effectuer des réparations d'urgence, avant de rentrer en Allemagne.

**14 décembre 1939** : L'assemblée de la Société des Nations expulse l'Union Soviétique de la SDN et offre de coordonner l'aide internationale à la Finlande.

Adolf Hitler donne l'ordre à l'état major de l'armée (OKW) de préparer un plan d'invasion pour la Norvège.

**15 décembre 1939** : Le ministre finlandais des affaires étrangères offre de rouvrir les négociations avec les autorités soviétiques.

**16 décembre 1939** : Le comte Ciano, Ministre des Affaires Etrangères italien, critique vivement l'Union Soviétique dans un discours à la Chambre des faisceaux et des Corporations, et se prononce pour la rupture du pacte d'acier qui lie l'Italie à l'Allemagne.

**17 décembre 1939** : Suite à de fausses rumeurs propagées par les Britanniques, le commandant du cuirassé de poche Admiral Graf Spee fait saborder son navire devant Montevideo plutôt que de mener son équipage à une mort inutile.

La 17<sup>ème</sup> division canadienne arrive en Europe. Le 1<sup>er</sup> ministre canadien, M. King, signe le British Commonwealth training plan, qui accorde des aides aux aviateurs du Commonwealth, pour pouvoir s'entraîner.

**18 décembre 1939** : Suite à la bataille aérienne Helgoland Bight, le Bomber command britannique décide l'abandon des raids diurnes sur l'Allemagne.

**19 décembre 1939** : Au 4<sup>ème</sup> conseil interallié, décision est prise d'envoyer de l'aide à la Finlande avec le concours de la Norvège et de la Suède.

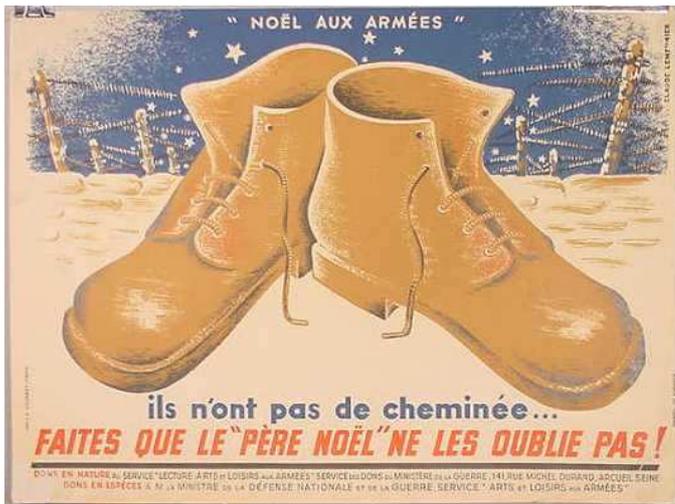
**20 décembre 1939** : Les Etats-Unis décrètent un embargo sur la "livraison à certains pays de plans, d'usines, de droits de fabrications ou d'informations techniques requises pour la production d'essence d'avion de haute qualité."

**21 décembre 1939** : Les Finlandais lancent une contre-attaque à Kemijarvi, repoussant les soviétiques de 30 kilomètres.  
La Roumanie signe un nouvel accord économique avec l'Allemagne.

**22 décembre 1939** : La Chambre des Députés vote un budget de 304 milliards de francs destiné à la production de guerre en 1940. Le 1<sup>er</sup> ministre, M. Daladier, annonce le renforcement de la ligne Maginot et l'achèvement de nouvelles fortifications dans le nord de la France et dans le Jura.  
En Finlande, de nouvelles divisions soviétiques sont encerclées vers Suomussalmi.

**24 décembre 1939** : Appel à la paix du pape Pie XII dans son discours de Noël aux cardinaux.

**25 décembre 1939** : Reprise des attaques soviétiques contre le nord de la ligne Mannerheim par -30 degrés.



Affiche française pour le Noël aux armées

**26 décembre 1939** : Le premier escadron de la Royal Australian Air Force arrive en Angleterre.

**27 décembre 1939** : Les alliés cherchent l'accord de la Suède pour envoyer de l'aide "non officielle" à la Finlande à travers la Suède.

**28 décembre 1939** : Une nouvelle division soviétique est détruite à Suomussalmi.

Les autorités allemandes annoncent que l'intégralité de la population de la ville polonaise de Kalisz (environ 70 000 habitants) sera déportée afin de faire de la place aux "rapatriés" d'origine ethnique allemande venant des Pays Baltes.

**30 décembre 1939** : A Hanoi, en Indochine française, les japonais signent un accord avec Wang Jingwei pour mettre sur pied un gouvernement chinois sous protection japonaise.

**31 décembre 1939** : La France et l'Angleterre informent la Société des Nations qu'ils vont apporter toute l'aide possible à la Finlande.

**1<sup>er</sup> janvier 1940** : Une tentative diplomatique soviétique est faite vers la Finlande.

Durant un discours à la nation le 1<sup>er</sup> Ministre et le Ministre des Affaires Etrangères danois doutent de la possibilité d'une continuité de l'indépendance danoise durant l'année 1940.

**2 janvier 1940** : Une nouvelle vague de capture de journalistes et d'officiers de l'ancienne armée tchécoslovaque a lieu en Bohême Moravie.

Au cours des 4 mois depuis l'instauration du black-out en Grande-Bretagne, les accidents de la route s'élèvent à plus de 2000, soit 1700 de plus qu'en période de paix. Une enquête démontre qu'une personne sur cinq a déjà eu un accident de la route en raison du black-out.

**3 janvier 1940** : Benito Mussolini envoie une lettre à Adolf Hitler lui demandant la modération en Pologne et se plaignant des répercussions du pacte germano-soviétique.

Le Président américain demande un budget de défense de 1.8 milliard de dollars pour l'année 1940.

**4 janvier 1940** : Le premier contingent de volontaires norvégiens quitte Oslo pour la Finlande.

Un accord franco-polonais statue que l'armée polonaise en exil en France sera équipée et entretenue par la France. Tous les navires marchands sont réquisitionnés pour l'effort de guerre par le gouvernement britannique

**5 janvier 1940** : Les 1<sup>ers</sup> volontaires suédois arrivent en Finlande.

En Grande-Bretagne un remaniement ministériel a lieu, destituant entre autres M. Leslie Hore-Belisha du Ministère de la Guerre. Sa destitution fait suite à son insistance pour avoir un meilleur service sanitaire pour les soldats.

**7 janvier 1940** : Le Général Timoshenko prend la tête des forces soviétiques attaquant la Finlande.

**8 janvier 1940** : Une nouvelle division soviétique est détruite près de Suomussalmi.

Introduction du rationnement du bacon, du beurre et du sucre en Grande-Bretagne. Les rations sont respectivement de 110, 110 et 330g par personne et par semaine

## Les Soviétiques attaquent la Finlande

1<sup>er</sup> décembre — De nombreux indices laissent présager une attaque russe sur la Finlande. Prétextant d'imaginaires incidents de frontière, Staline avait exigé des Finlandais de retirer leurs troupes « qui menaçaient Leningrad », à 25 km de la frontière. Le maréchal Man-

nerheim ayant repoussé cette exigence, Moscou avait dénoncé le pacte de non-agression soviéto-finlandais. Hier, Staline franchissait le pas décisif en ordonnant à son aviation de bombarder les villes finlandaises et en faisant

pénétrer ses troupes sur le territoire de son voisin. Trois secteurs servent de théâtre d'opérations. Dans l'isthme de Carélie, les Soviétiques tentent, en vain, de forcer les défenses fortifiées de la ligne Mannerheim. Une attaque au nord du lac Ladoga tente de les tourner. Mais les chars soviétiques peinent dans la forêt en-

neigée et se heurtent à la résistance opiniâtre des Finlandais. Dans le Grand Nord, la nature du terrain impose une guerre d'escarmouches. Malgré sa supériorité numérique, l'Union soviétique ne semble pas, pour l'instant, capable de venir à bout de l'efficace résistance des Finlandais.



### La victorieuse contre-offensive finlandaise

24 décembre — Si le front reste stable dans l'isthme de Carélie, où les Russes se heurtent toujours à la victorieuse résistance finlandaise, il n'en va pas de même sur les autres fronts. Les Finnois, profitant de leur parfaite connaissance du pays et de leur exceptionnelle aptitude à combattre dans les rudes conditions de l'hiver nordique, sont passés à la contre-attaque.

C'est ainsi que les troupes soviétiques au nord du lac Ladoga viennent de subir une

grave défaite. Une partie de l'armée soviétique a été encerclée ; les soldats russes qui n'ont pas été tués se sont rendus. Les pertes seraient considérables : 20 000 hommes et un matériel important, dont de nombreux tanks et des canons.

Staline, qui croyait que la guerre contre son petit voisin serait une promenade militaire, vient donc de recevoir une terrible leçon qui ne le place pas en situation favorable vis-à-vis de son allié allemand.

Coupage de presse du Figaro de décembre 1939 sur l'invasion de la Finlande par l'Union Soviétique

**10 janvier 1940** : l'atterrissage forcé près de Mechelen sur Meuse, en Belgique, d'un avion transportant deux officiers allemands porteurs des plans de l'offensive allemande à l'ouest met au courant le gouvernement belge de l'intention allemande d'envahir la Belgique et les Pays-bas à partir du 17 janvier. Les documents sont transmis aux autorités franco-anglaises.

L'Union Soviétique et la Finlande reprennent officiellement les pourparlers.

**11 janvier 1940** : Les femmes pilotes de la section féminine du transport auxiliaire aérien britannique livrent leur 1<sup>er</sup> avion de l'usine au dépôt, provoquant de nombreuses protestations sur l'utilisation de femme pilotes alors que des hommes sont toujours sur la liste d'attente de la RAF.

Le gouvernement français annonce que le vendredi sera un jour sans viande et que le boeuf, le mouton et le veau ne seront plus vendus les lundi et mardi.

**12 janvier 1940** : Lancement d'une grande offensive soviétique dans l'Isthme de Carélie commençant la bataille de Taipale.

**13 janvier 1940** : La mobilisation générale de l'armée et sa mise en état d'alerte est décrétée en Belgique. Au Pays-bas, toutes les permissions militaires sont supprimées et l'armée est placée en état d'alerte.

Suite aux conditions météorologiques défavorables, Adolf Hitler remet au 20 janvier son offensive à l'ouest.

**14 janvier 1940** : l'aviation soviétique largue des bombes près de Lulea, en Suède, violant l'espace aérien norvégien. Les troupes belges à la frontière française ont l'interdiction de tirer sur les troupes françaises et britanniques.

Aux Etats-Unis, 18 membres de l'organisation pronazie Bund sont arrêtés pour conspiration.

Dans le ghetto de Varsovie, les morts dues aux privations sont estimées à environ 70 par jour.

**15 janvier 1940** : Le gouvernement Belge refuse une nouvelle fois de laisser les troupes alliées entrer sur son territoire malgré l'incident de Mechelen et l'activité diplomatique alliée qui avait suivi.

Le Général Sir Archibald Wavell est nommé Commandant en Chef pour les forces britanniques du Moyen Orient.

**16 janvier 1940** : L'état major français prend la décision de former 2 nouvelles divisions blindées.

Adolf Hitler ordonne de reporter l'attaque à l'ouest jusqu'au printemps suite à l'affaire de Mechelen et au mauvais temps. Le général Von Rundstedt propose que l'attaque principale passe par la partie boisée des Ardennes belges.

**17 janvier 1940** : Les cryptographes polonais cassent le code Enigma utilisé par la Luftwaffe depuis le 28 octobre 1939.

**19 janvier 1940** : Une nouvelle division soviétique est encerclée au nord du lac Ladoga par les forces finlandaises.

**20 janvier 1940** : Le parlement français adopte la loi de déchéance des parlementaires communistes.

*Art.1-Tout membre d'une assemblée électorale qui faisait partie de la Section Française de l'Internationale Communiste, visée par le décret du 26 septembre 1939, portant dissolution des organisations communistes, est déchu de plein droit de son mandat, du jour de la publication de la présente loi, s'il n'a pas, soit par une démission, soit par une déclaration, rendue publique à la date du 26 octobre 1939, répudié catégoriquement toute adhésion au Parti Communiste et toute participation aux activités interdites par le décret susvisé.*

Les Etats-Unis protestent suite à la détention de navires américains à Gibraltar

**21 janvier 1940** : Le pape Pie XII condamne la façon dont les nazis gouvernent la Pologne.

Les britanniques rejettent les plaintes américaines concernant l'examen des courriers transportés par les navires américains.

**22 janvier 1940** : En Pologne occupée, Hermann Goering déclare la confiscation de tous les biens de l'ancien état polonais.

En Grande-Bretagne, les actualités cinématographiques devront être soumises au Ministère de l'Information avant leur diffusion.

**23 janvier 1940** : Le général Hertzog, chef de l'opposition en Afrique du sud, présente une résolution de paix au parlement sud africain.

En Finlande, la bataille de Taipale se termine par une victoire finlandaise, les soviétiques n'ayant pas percé la ligne Mannerheim.

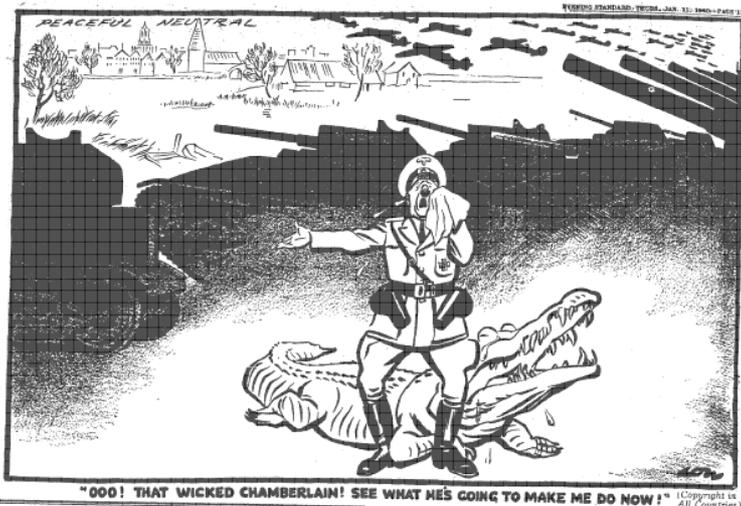
**24 janvier 1940** : Le 1<sup>er</sup> ministre britannique, M. Chamberlain, renouvelle ses demandes à la Belgique suite à de nouvelles rumeurs d'invasion allemande.

Dans le gouvernement général de Pologne, un décret place sous gestion allemande toutes les entreprises dont le propriétaire est absent ou qui sont « gérées inefficacement », prétexte commode à la liquidation des entreprises juives. Les juifs ont aussi l'obligation d'aller faire enregistrer leurs propriétés aux autorités locales.

**25 janvier 1940** : Le parlement canadien est dissout suite à des controverses récentes sur des faiblesses dans la préparation pour la guerre. Les élections doivent se tenir le 28 mars prochain.

Le gouvernement belge rejette à nouveau une proposition pour que la Belgique rejoigne les alliés.

Les nazis choisissent la ville d'Oswiecim (Auschwitz), près de Cracovie en Pologne, comme site pour un nouveau camp de concentration.



Dessin satyrique de David Low paru dans le Evening Standard le 11 Janvier 1940 « Oooh ! Ce méchant Chamberlain ! Regardez ce qu'il me fait faire maintenant ! » (copyright Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication)

**26 janvier 1940 :** Paul Ferdonnet, sympathisant nazi ayant une émission de radio en français depuis Stuttgart, est jugé par contumace par un tribunal militaire français.

734883 enfants ont été évacués de Londres depuis le début de la guerre mais 316192 étaient déjà revenus chez eux au 8 janvier 1940.

Expiration du traité commercial nippon-américain. Celui-ci avait été dénoncé par les Etats-Unis le 26 juillet 1939.

**27 janvier 1940 :** La résolution de paix présentée au parlement sud africain par le chef de l'opposition, le général Hertzog, est repoussée avec 81 voix contre et 59 voix pour. Dans son discours au Parlement, M. Hertzog soutient ouvertement Hitler. Le général Jan Smuts, premier ministre d'Afrique du sud et probritannique, compare ce discours à un chapitre de Mein Kampf et déclare que "Goebbels n'aurait pas fait mieux".

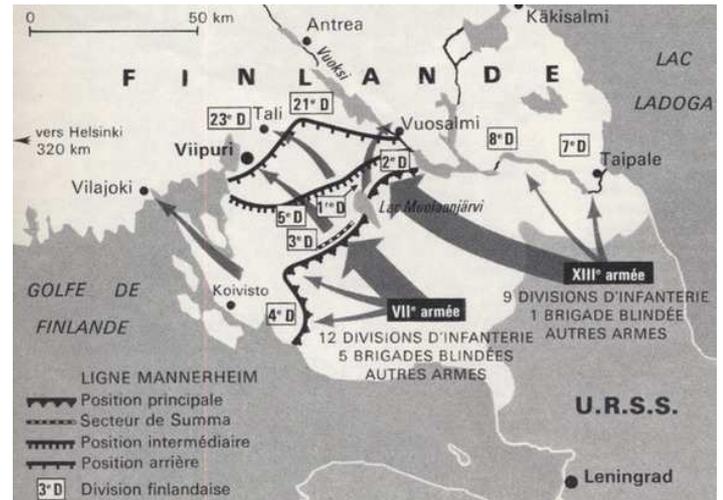
Le plan allemand d'invasion de la Norvège est mis sur pied formellement sous le nom d'opération Weserübung.

**29 janvier 1940 :** Une note diplomatique soviétique au gouvernement suédois suggère que le gouvernement soviétique est prêt à négocier avec le gouvernement finlandais d'Helsinki et, implicitement, à laisser tomber le gouvernement communiste fantoche finlandais d'Otto Kuusinen.

**31 janvier 1940 :** Une mission militaire secrète britannique commande 300 chasseurs italiens Reggiane Re2000. La livraison sera retardée suite à l'intervention allemande en avril et les tentatives britanniques de se faire livrer ultérieurement par l'intermédiaire du Portugal, n'auront pas lieu en raison de l'entrée en guerre de l'Italie le 10 juin.

**1er février 1940 :** Déclenchement d'une grande offensive soviétique contre la ligne Mannerheim, dans l'isthme de Carélie. Une intense préparation d'artillerie s'ajoute aux 2 semaines de bombardements qu'ont subit les fortifications finlandaises.

**4 février 1940 :** L'Entente balkanique (Grèce, Roumanie, Turquie et Yougoslavie) affirme sa volonté de rester neutre dans le conflit qui oppose l'Allemagne à France et à la Grande-Bretagne.



Carte de l'offensive soviétique du 1<sup>er</sup> février 1940 dans l'Isthme de Carélie

**5 février 1940 :** Lors de la réunion du conseil de guerre interallié à Paris est décidé d'envoyer des avions et de l'artillerie à la Finlande. La création d'un plan secret, pour l'envoi de troupes à la Finlande est à l'ordre du jour. Cette force devrait d'abord sécuriser un port sur la côte norvégienne, puis prendre le contrôle des mines de fer de Kiruna et Gellivare dans le nord de la Suède. L'objectif n'est pas tant de venir en aide à la Finlande que d'interrompre les livraisons de fer suédois à l'Allemagne. Il est prévu de débarquer des troupes à Narvik et dans trois autres villes aux environs du 20 mars. Le plan est dépendant de la demande officielle d'assistance faite par la Finlande, ainsi que de l'accord des gouvernements norvégiens et suédois pour laisser passer les troupes alliées sur leur territoire.

**6 février 1940 :** Sous la pression de l'Amirauté, de nouvelles directives sont données à la B.B.C., l'obligeant à avoir l'accord du ministère de l'Information avant toute diffusion d'information consécutive à la guerre navale.

**8 février 1940 :** Les échanges diplomatiques entre la Finlande et l'Union Soviétique se poursuivent par l'intermédiaire de la Suède. Ces discussions sont vites bloquées suite à la fermeté des soviétiques dans leurs demandes.

En France, une descente de police dans les locaux de l'agence de presse soviétique permet de découvrir qu'il s'agit d'une façade pour la propagande pro-allemande.

**9 février 1940 :** Le sous-secrétaire d'état américain, M. Sumner Welles, est envoyé par le président américain pour conférer avec le Royaume-Uni, la France, l'Allemagne et l'Italie, afin de tenter de contribuer au règlement du conflit. Le gouvernement turc expulse 80 conseillers techniques allemands.

**10 février 1940 :** L'Allemagne prévient la Suède et la Norvège que, si envoyer de l'aide à la Finlande était acceptable, la présence de forces anglaises ou françaises en Finlande ne le serait pas.

A Prague, les autorités allemandes donnent l'ordre de fermer les magasins juifs vendant du textile, des vêtements et de la maroquinerie. Toutes les bijouteries et boutiques d'art détenues par des Juifs doivent aussi être vendues. Ces mesures ont pour objectif d'éliminer les juifs de la vie économique de l'ancienne Tchécoslovaquie.

**11 février 1940** : Les soviétiques déclenchent une offensive sur le front de Carélie. Environ 120 000 soldats soviétiques attaquent sur 19 kilomètres de front. Dans l'Isthme de Carélie, la VIIe armée soviétique perce la ligne Mannerheim. Les troupes finlandaises sont obligées de se replier sur la ligne de défense secondaire.

**12 février 1940** : Signature d'un traité de commerce germano-soviétique, pour augmenter les livraisons soviétiques de produits bruts (grain, pétrole, minerais,...) à l'Allemagne, en échange de produits finis, y compris des armes. Cet accord permet à l'Allemagne de contourner le blocus britannique. Les juifs allemands commencent à être déportés en Pologne.

**12 février 1940** : Les Soviétiques renforcent leurs exigences à la suite de leurs récents succès sur la ligne Mannerheim. Le gouvernement finlandais est désormais en faveur de la paix et autorise la tenue de négociations pour mettre un terme au conflit. La demande d'aide finlandaise, faite au gouvernement suédois, est rejetée. Le général Mannerheim exprime ses doutes quant à l'intervention du corps expéditionnaire franco-britannique.

**14 février 1940** : Dans une note envoyée aux gouvernements étrangers, la Finlande accuse l'Union Soviétique d'utiliser des méthodes de guerre illégales, notamment de bombarder les villes, les hôpitaux et les gares, et d'utiliser de manière abusive le drapeau blanc pour tromper les troupes finlandaises avant d'attaquer.

**16 février 1940** : Le destroyer britannique *HMS Cossack* pénètre dans le fjord norvégien de Jøssingfjord et aborde le navire de ravitaillement allemand *Altmark*, suspecté de transporter des prisonniers britanniques, provoquant un incident diplomatique avec la Norvège. Le gouvernement suédois rejette la demande de la Finlande d'accorder le droit de passage sur son territoire aux troupes étrangères qui souhaitent la secourir.

**18 février 1940** : Adolf Hitler signe la directive 10 stipulant que pour l'attaque à l'ouest les forces allemandes seront divisées par la ligne allant de Liège à Charleroi, au travers de la Belgique et du Luxembourg. Les forces au nord de cette ligne passeront au travers des défenses Belges, repousseront les menaces sur la Ruhr et contreront les forces principales alliées. Les forces au sud de cette ligne traverseront la Meuse entre Dinan et Sedan et avanceront vers l'estuaire de la Somme. L'offensive de rupture et d'enveloppement est confié au général Von Rundstedt, à la tête du groupe d'armées A. Les principaux généraux, Von Rundstedt et Von Bock, qui sont aussi plus traditionnels, sont préoccupés par la traversée de la Meuse, alors que les partisans des blindés, comme Guderian, sont plus préoccupés par l'exploitation de la percée une fois la traversée de la Meuse effectuée.

Le gouvernement français donne son accord pour que soit reconstituée sur le sol français une force aérienne polonaise.

**19 février 1940** : Les lignes de défense intermédiaires finlandaises dans l'isthme de Carélie sont percées en plusieurs endroits par les chars soviétiques. Une nouvelle division soviétique est cependant détruite au nord du lac Ladoga.

Le secrétaire d'état américain, M. Hull, annonce que l'"embargo moral" sur les plans et techniques déclaré le 20 décembre 1939, est étendu à l'Union Soviétique.

**20 février 1940** : Le gouvernement soviétique offre de rouvrir les négociations de paix avec la Finlande.

**21 février 1940** : Premier test réussi avec le "cavity magnetron" à l'université de Birmingham, constituant une importante avance de la recherche pour le développement des radars à ondes courtes. Le Ministre des Finances britannique annonce la souscription de bons de la défense de 100 livres pour l'armée, l'aviation et la marine en 1940. Des mesures d'urgences sont prises pour faire face à une pénurie de charbon, due à l'hiver extrêmement froid, incluant une réduction drastique du nombre de trains de passagers.

**23 février 1940** : L'Union Soviétique annonce que ses conditions de paix avec la Finlande sont les suivantes : la Finlande doit donner l'Isthme de Carélie et les côtes du lac Ladoga, louer pour une durée de 30 ans le port de Hangö et sa péninsule, et signer un pacte d'assistance mutuelle pour garantir la sécurité du golfe de Finlande contre des menaces extérieures. En échange les soviétiques se retireront de la zone de Petsamo.

Le gouvernement finlandais renouvelle sa requête auprès de la Suède et de la Norvège pour permettre le transit des forces expéditionnaires étrangères, demande rejetée par la Suède.

**25 février 1940** : à la suite de la conférence de Copenhague, les ministres des affaires étrangères de Norvège et de Suède réaffirment leur neutralité dans la guerre entre la Finlande et l'Union Soviétique.

Le 1er escadron de la Royal Canadian Air Force (RCAF) atterrit en Angleterre

**26 février 1940** : Le ministère de la guerre britannique annonce que le nord de l'Écosse deviendra une zone interdite pour les personnes non autorisées à compter du 11 mars 1940.

Le gouvernement suédois invite la Finlande à accepter les conditions de paix soviétiques et promet d'aider à la reconstruction.

**27 février 1940** : Le haut commandement finlandais donne l'ordre de se replier sur la dernière ligne de défense dans l'isthme de Carélie. La Suède et de la Norvège rejettent une nouvelle fois la demande de la Finlande de transit des forces expéditionnaires étrangères.

**28 février 1940** : Le Dr. Goebbels appelle les pays neutres à "dominer leur opinion publique" et menace la Suède en cas d'aide apportée à la Finlande.

**29 février 1940** : Le gouvernement finlandais admet qu'il doit céder aux exigences soviétiques, mais ne rend pas sa décision publique dans la crainte de la réaction franco-anglaise à l'annonce de la nouvelle. Les Soviétiques lancent une nouvelle offensive et encerclent Viipuri, atteignant la route reliant la ville à Helsinki.

En France, les cartes d'alimentation sont instaurées, et le sénateur communiste M. Cachin est déchu de son mandat de sénateur de la Seine.

# Focus : Genèse de la bataille de l'Atlantique

Par François-Xavier Euzet

## Montée en puissance de la bataille de l'Atlantique, de la fin de 1939 à la campagne de Norvège :

**19 août 1939 :** 14 sous-marins allemands sont envoyés en patrouille dans l'Atlantique nord.

**21 août 1939 :** Le cuirassé de poche allemand *Admiral Graf Spee* quitte Wilhelmshaven et passe en mer du nord sans être détecté par les Britanniques. Il est en route pour l'Atlantique Sud d'où il attendra la déclaration de guerre.

**23 août 1939 :** Le Cuirassé de poche *Deutschland* quitte Wilhelmshaven et passe en mer du nord sans être détecté par les Britanniques. Il est en route pour l'Atlantique Nord d'où il attendra la déclaration de guerre.

**3 septembre 1939 :** Les opérations de minage en mer du nord par les marines allemandes et alliées commencent. Dans l'Atlantique, la 2.U, flottille de sous-marins commence à opérer à l'ouest des îles Britanniques. Elle comprend 6 U-Boats. L'Amiral Dönitz envoie un message à tous les sous-marins en mer leur rappelant la loi de prise : laisser l'équipage aller dans les canots de sauvetage avant de couler un navire. La Grande-Bretagne remet en vigueur le système des convois et déclare le blocus de l'Allemagne. En conséquence, les navires de commerce allemands commencent à être abordés par la Royal Navy.

A 19h30 le Paquebot britannique *SS Athenia* est coulé par le sous-marin U-30 à 250 milles au nord de la cote ouest de l'Irlande, provoquant la mort de 118 des 1103 passagers et membres d'équipages. 300 passagers sont américains et 30 sont au nombre des morts.



Dessin satyrique de David Low paru dans le Evening Standard le 28 Novembre 1939 Copyrights Associated Newspapers Ltd. / Solo Syndication  
« Sur le panneau : Attention Neutres – évitez le britannique maudit ou soyez terrifiés par le terrible Adolf »

**4 septembre 1939 :** L'Allemagne accuse Winston Churchill d'avoir voulu la destruction de l'*Athenia* pour créer un incident entre l'Allemagne et les Etats Unis. Ils vont jusqu'à évoquer une bombe placée délibérément par les autorités anglaises, ou un torpillage intentionnel.

**6 septembre 1939 :** La Royal Navy crée la "patrouille du Nord", formée de 8 croiseurs.

**7 septembre 1939 :** Adolf Hitler ordonne à la Kriegsmarine de ne pas provoquer les pays neutres et en particulier les USA. Il est donc interdit de torpiller les navires de ligne civils même s'ils font partie d'un convoi. Il est de même interdit de s'attaquer aux navires français et de mouiller des mines au large des ports français.

**8 septembre 1939 :** L'Angleterre commence le blocus de l'Allemagne annoncé le 3. Ce blocus à longue distance consiste à fermer la zone maritime entre la Norvège et l'Angleterre ainsi que la Manche aux navires allemands.

**9 septembre 1939 :** La marine allemande demande la permission d'attaquer les navires, civils ou militaires, français, de pouvoir miner la côte française et de pouvoir attaquer les convois au nord de Brest. Adolf Hitler accorde l'attaque des convois au nord de Brest mais interdit l'attaque des navires de passagers, même en convois.

**11 septembre 1939 :** Les Allemands percent le code utilisé par les navires marchands britanniques permettant d'identifier leur position. L'Allemagne proclame un contre blocus contre l'Angleterre.

**14 septembre 1939 :** Adolf Hitler autorise les attaques sur les convois qui contiennent des navires français qui sont au nord de Brest. L'U-39 tente de couler le porte-avion britannique *HMS Ark Royal* et tire 3 torpilles qui explosent trop tôt. L'U-39 est ensuite détruit par les destroyers de l'escorte du porte-avion. C'est le 1er sous-marin coulé de la guerre.

**17 septembre 1939 :** L'U-29 coule le porte-avion britannique *HMS Courageous* au large des côtes occidentales de l'Angleterre. L'amirauté décide de ne plus utiliser les porte-avions dans la chasse sous-marine.

**22 septembre 1939 :** L'U-4 coule le cargo finlandais *Martti Ragnar* au sud de la Norvège. C'est le 1er navire neutre coulé par les sous-marins allemands.

**25 septembre 1939 :** A la Chambre des Communes, le premier Lord de l'Amirauté Winston Churchill déclare que les Britanniques ont gagné la guerre sous-marine, qu'un dixième de la flotte sous-marine allemande a été détruite au cours des deux premières semaines de guerre et que les pertes allemandes s'élèvent en tout à probablement un quart ou peut-être un tiers de la flotte d'U-Boat.

**26 septembre 1939 :** Les cuirassés de poches allemands obtiennent le feu vert pour commencer leurs opérations dans l'Atlantique.

**30 septembre 1939 :** L'Allemagne notifie la Grande-Bretagne que ses cargos armés seront coulés sans avertissement. Les Alliés ont déjà perdu 185 500 t de navires de commerce depuis la déclaration de guerre.

**1<sup>er</sup> octobre 1939 :** Les sous-marins allemands ont maintenant le droit d'agir contre les navires français avec les mêmes règles que pour les navires anglais. Ordre est aussi donné pour que la guerre contre les navires de commerce continue comme "Prisenordnung" (évacuation des équipages avant de

faire sauter le navire) sauf pour les navires qui sont de façon évidente ennemis et les navires sans lumière près des côtes anglaises, qui peuvent être coulés sans avertissement. La Luftwaffe reçoit l'ordre d'attaquer les navires britanniques et français en mer du nord et les navires marchands comme "Prisenordnung".

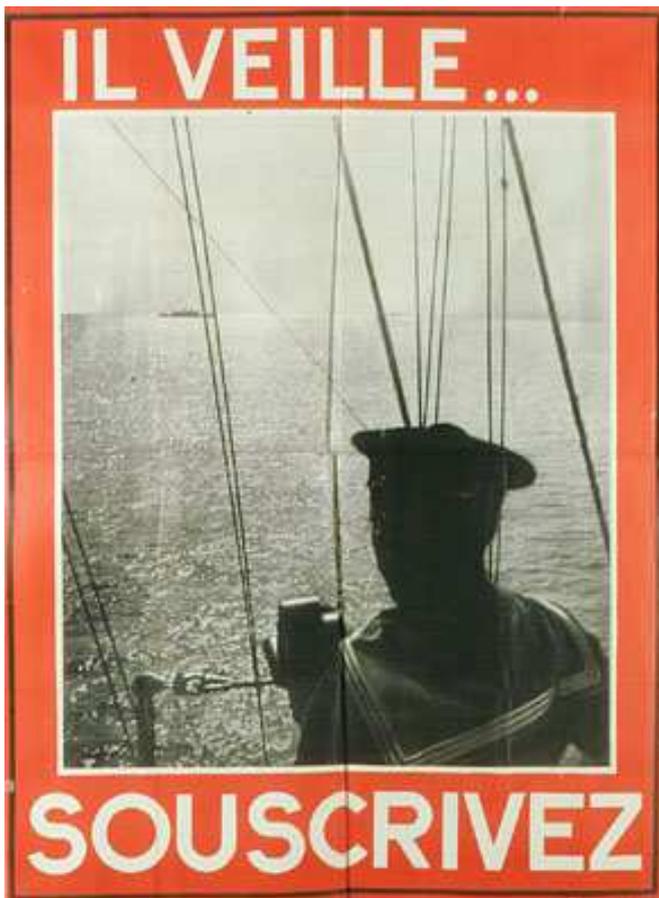
**2 octobre 1939** : L'Allemagne avertit les Etats-Unis que tous les navires marchands dans les eaux internationales peuvent être arraisonnés par les forces navales allemandes à la recherche de contrebande.

**5 octobre 1939** : L'Amirauté Britannique et le ministre Français de la Marine forment 8 groupes de chasse dans l'Atlantique et l'Océan Indien pour contrer la menace posée par les cuirassés de poche allemands.

**9 octobre 1939** : Le cuirassé de poche *Deutschland* capture le cargo américain *City of Flint*, provoquant la colère de l'opinion publique américaine.

**14 octobre 1939** : Le U-47 pénètre dans la base navale de Scapa Flow et coule le cuirassé britannique *HMS Royal Oak*.

**16 octobre 1939** : Adolf Hitler donne permission à la marine d'attaquer les navires transportant des passagers dans ou hors des convois s'ils sont sans lumière.



Affiche française pour la souscription aux emprunts de guerre

**20 octobre 1939** : Le gouvernement allemand avertit les navires marchands des pays neutres qui se joignent aux convois alliés qu'ils peuvent être coulés à tout moment sans sommation.

**25 octobre 1939** : 3 U-Boat sont envoyés en Méditerranée. Seul l'U-26 arrivera à destination.

**29 octobre 1939** : Les sous-marins ont l'autorisation d'attaquer les navires transportant des passagers, même s'ils font partie d'un convoi.

**30 octobre 1939** : L'amiral Donitz admet que le matériel employé par les U-Boats présente d'énormes défaillances, près de 30 % des torpilles n'explorent pas.

**31 octobre 1939** : La chasse au cuirassé de poche *Admiral Graf Spee* se poursuit, mobilisant 4 navires de ligne, 14 croiseurs et 5 porte-avions britanniques, néo-zélandais et français.

**4 novembre 1939** : L'*Admiral Graf Spee* passe dans l'Océan Indien.

**6 novembre 1939** : L'Australie accepte que ses destroyers à Singapour soient transférés en Méditerranée afin de libérer les destroyers britanniques pour la lutte anti-sous-marine dans l'Atlantique.

**13 novembre 1939** : Le destroyer *HMS blanche* saute sur une mine dans l'estuaire de la Tamise et coule. C'est le 1er destroyer britannique à couler depuis le début de la guerre.

**16 novembre 1939** : Le cuirassé de poche *Deutschland* arrive à Gdynia après son raid dans l'Atlantique Nord.

**19 novembre 1939** : Les Allemands commencent à utiliser de nouvelles mines magnétiques et en larguent par avion dans la Tamise. Le paquebot néerlandais *KNSM Simon Bolivar* heurte une mine magnétique et coule emportant 86 personnes sur les 400 que transportait le navire. L'opinion néerlandaise est scandalisée car le *Simon Bolivar* naviguait sur une ligne importante, les lois internationales exigeant que le mouillage de mines soit signalé.

**21 novembre 1939** : Les croiseurs de bataille allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau* partent pour l'Atlantique Nord pour faire la chasse aux convois au sud de l'Islande

**22 novembre 1939** : réintroduction des Navicert, mis en place pour la 1ère fois en 1915, certificats de navigation pour navires neutres assurant qu'ils ne transportent pas de cargaison pouvant être préjudiciable aux alliés.

Une mine magnétique est retrouvée dans la vase près de Shoeburyness en Angleterre. Grâce à cette capture, le secret de la détonation par polarité magnétique sera découvert, permettant d'installer un système de démagnétisation des navires britanniques, afin qu'ils soient invisibles pour les mines. A la fin de l'année 1939, près de 79 navires auront été coulés par des mines pour un total de 262 700 tonnes.

**23 novembre 1939** : Les *Scharnhorst* et *Gneisenau* coulent le croiseur auxiliaire britannique *SS Rawalpindi* entre les îles Féroé et l'Islande, mais doivent retourner en Allemagne suite à la bataille, leur présence étant découverte et les croiseurs de bataille britanniques étant à leur poursuite.

**24 novembre 1939** : L'Allemagne prévient les pays neutres de ne pas envoyer de navires marchands dans les eaux territoriales françaises et anglaises au risque d'être coulé.

**25 novembre 1939** : Les allemands mouillent des mines dans les eaux territoriales suédoises.

**27 novembre 1939** : les Scharnhorst et Gneisenau arrivent à Kiel. Le gouvernement suédois émet une protestation face aux mouillages de mines dans ses eaux territoriales.

**28 novembre 1939** : Le gouvernement britannique décide de traiter toute exportation allemande comme de la contrebande.

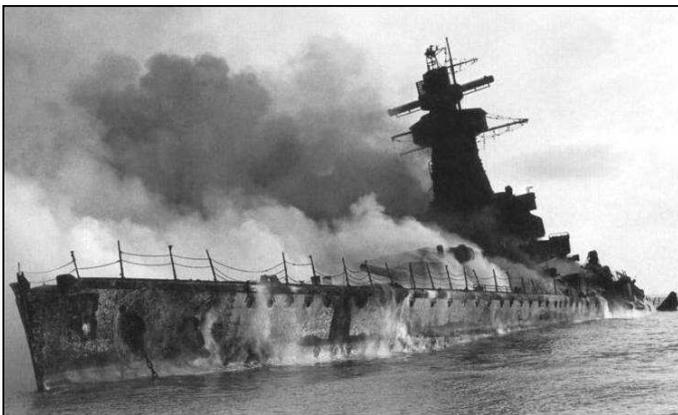
**3 décembre 1939** : Le bomber command débute les patrouilles aériennes anti-mines.

**6 décembre 1939** : Une note allemande est donnée à la presse étrangère dans laquelle les pays neutres, et spécialement les Pays-bas, sont condamnés pour leur manque de résistance au blocus anglais.

**8 décembre 1939** : les Etats-Unis protestent contre l'ordre britannique "supra" de blocus de l'Allemagne.

**11 décembre 1939** : L'U-38 coule le cargo grec Garoufalia à l'intérieur des eaux territoriales norvégiennes. Suite aux protestations, les allemands cessent d'envoyer des sous-marins en patrouille dans les eaux territoriales norvégiennes.

**13 décembre 1939** : L' *Admiral Graf Spee* est intercepté par les croiseurs du British South American Squadron (1 croiseur lourd et 2 croiseurs légers). Malgré une victoire tactique dans la bataille du Rio de la Plata, le navire allemand trouve refuge dans le port uruguayen de Montevideo pour y effectuer des réparations d'urgence, avant de rentrer en Allemagne.



Le cuirassé de poche Admiral Graf Spee en train de brûler suite à son sabordement dans le Rio de la Plata

**17 décembre 1939** : Suite à de fausses rumeurs propagées par les Britanniques, le commandant Hans Langsdorf, considère que la bataille est perdue d'avance, et donne l'ordre de saborder l'*Admiral Graf Spee* plutôt que de mener son équipage à une mort inutile.

**19 décembre 1939** : Le paquebot allemand *Columbus* se saborde à 300 miles des côtes américaines pour éviter sa capture par le *HMS Hyperion*. Le croiseur américain *USS Tuscaloosa* suivait le *Colombus* depuis Vera Cruz au Mexique rapportant constamment sa position par radio à tous ceux qui pouvaient l'entendre. Cet incident rend la position officielle américaine de neutralité suspecte mais l'Allemagne ne présente pas de plainte.

**8 janvier 1940** : Un bombardier britannique Wellington transformé pour permettre de faire exploser les mines

magnétiques réalise ses premiers essais avec succès en mer du nord

**18 janvier 1940** : Une société britannique délivre les premières unités de câbles électriques flottants commandés par l'Amirauté pour équiper les navires contre les mines magnétiques. Quand ces câbles sont tractés à l'arrière d'un chalutier en bois, le courant généré par le navire produit un champ magnétique suffisant pour faire détoner la mine.

**1<sup>er</sup> février 1940** : Le gouvernement japonais proteste et exige la libération de 21 allemands, capturés par les Britanniques sur le paquebot japonais *Asama Maru* le 21 janvier.

**5 février 1940** : La commission de la marine américaine annonce que le Royaume-Uni et la France ont acheté pour 113000 tonnes d'anciens cargos américains.

**6 février 1940** : Sous la pression de l'Amirauté, de nouvelles directives sont données à la BBC, l'obligeant à avoir l'accord du ministère de l'Information avant toute diffusion d'information consécutive à la guerre navale. Désormais, le naufrage d'un petit bâtiment ne pourra être mentionné qu'une seule fois à la radio. Les naufrages de navires plus importants peuvent être mentionnés dans plusieurs bulletins d'information.

**14 février 1940** : Winston Churchill, 1<sup>er</sup> lord de l'amirauté, annonce que tous les navires marchands britanniques qui naviguent dans la mer du Nord seront armés.

**15 février 1940** : Suite à l'annonce britannique de la veille, l'Allemagne annonce que tous les navires britanniques seront traités comme des navires de guerre.

Tous les navires qui semblent être sous le contrôle du Royaume-Uni, qui naviguent en zigzag ou dans une zone contrôlée par les britanniques sont susceptibles d'être attaqués et coulés sans sommation.

**16 février 1940** : Le destroyer *HMS Cossack* pénètre dans le fjord norvégien de Jøssingfjord et capture le navire de ravitaillement allemand *Altmark*. D'après les lois internationales l'*Altmark*, étant dans une zone neutre, devait relâcher ses 300 prisonniers britanniques, le commandant niant leur présence. L'escorte norvégienne de l'*Altmark* émet une protestation pour violation de la neutralité norvégienne mais n'intervient pas.

**17 février 1940** : Suite à l'incident de l'*Altmark*, les gouvernements norvégiens, britanniques et allemands s'échangent des protestations officielles.

**18 février 1940** : 2 croiseurs de bataille, 1 croiseur lourd et 3 destroyers allemands font un raid sur les convois alliés entre Bergen et les îles britanniques. Aucun navire allié n'est intercepté

**28 février 1940** : Les Britanniques récupèrent des éléments de la machine de chiffrement allemande Enigma à bord de l'épave de l'U-33, coulé le 12 février dans le Firth of Clyde.

**29 février 1940** : Les Britanniques libèrent 9 des 21 Allemands capturés sur l'*Asama Maru* le 21 janvier, après que les japonais aient accepté de ne plus transporter de réservistes allemands tentant de rentrer en Allemagne.

# Un site Internet qui devient une œuvre

Par Daniel Laurent



Rémy s'est lancé, sans apparent vertige, dans une entreprise assez monumentale : rassembler sur la Toile une base de données consacrée aux soldats de la 83<sup>ème</sup> Division d'Infanterie américaine qui sont tombés en Europe en 1944-45. Il a l'ambition de mettre en ligne une fiche d'identification par soldat mort au champ d'honneur, soit 3776 hommes.

Il nous paraît bien parti, mais il a encore un travail énorme, d'où cette présentation sur Histomag'44, présentation destinée à la fois à l'encourager et à suggérer aux lecteurs intéressés d'aller signer son Livre d'or et, éventuellement, le contacter s'ils ont des informations précises sur les soldats de la 83<sup>ème</sup>, voir la rubrique « contact » (ou son profil sur le forum *Le Monde en Guerre*, pseudo Morty)

Le site comporte également un résumé de l'histoire de cette division, avec une vidéo d'époque ainsi qu'une page consacrée au parrainage de tombes dans les cimetières



militaires. La raison d'être de ces parrainages est clairement expliquée par Rémy : « Il faut savoir que tous les soldats américains enterrés en Europe sont des soldats dont les familles n'ont jamais réclamé les corps pour être enterrés aux États-Unis. Parfois oubliés par leurs familles ou trop éloignés pour que leurs familles leurs rendent visite, le parrain est là pour combler ce manque et pour faire en sorte que ces soldats ne soient pas oubliés. »

Rémy parraine personnellement 4 tombes, les fiches de ces soldats ayant été les premières créées dans la base de données. Il a bien voulu répondre aux questions d'Histomag'44 :

**Histomag'44 :** De nombreux passionnés d'Histoire se consacrent à l'étude des combats d'une unité, au parcours d'un officier. Toi, ce sont ceux qui sont tombés sur lesquels se concentrent tes recherches. D'où t'es venu ce choix précis et inhabituel ?

**Rémy :** *Tout a commencé à partir de mes recherches sur les soldats que je parraine. Lors de ces recherches, j'ai trouvé pas mal d'informations à droite à gauche sur d'autres soldats de la division morts ou disparus lors du conflit. Là m'est venue l'idée de réaliser cette base de données pour centraliser toutes ces informations dans le but de les partager avec ceux que ça peut intéresser, d'où la réalisation de ce site.*

**HM :** Pourquoi la 83<sup>ème</sup> US ?

**Remy :** *En mai 2009, j'ai visité le Cimetière Militaire Américain de Henri-Chapelle en Belgique. Passant dans un rangé de tombes, l'une d'entre elles a attiré mon attention, celle du PFC Walter F. French de la 83<sup>ème</sup> Division d'Infanterie. Ce nom m'est resté en tête et j'ai entrepris de faire quelques recherches sur ce soldat, par curiosité. J'ai donc découvert la passionnante histoire de la 83<sup>ème</sup> et la curiosité s'est transformée en passion. Si je n'étais pas passé devant cette tombe ce jour là, rien de tout ça n'existerait aujourd'hui.*

**HM :** Tu parraines 4 tombes. Qu'est-ce qui est venu d'abord ? Ces parrainages ou le démarrage de la base de données ?

**Remy :** *C'est ma demande de parrainage pour la tombe du PFC Walter F. French qui est à l'origine du parrainage des trois autres tombes, de la base de données et du site.*

**HM :** 3776 fiches à bâtir ! Crains-tu de ne pas pouvoir arriver au bout ?

**Remy :** *Non pas du tout. Il est vrai que c'est une idée folle que de réaliser cette base de données mais c'est un projet qui me tient à cœur. Je sais que j'en ai pour plusieurs années de travail mais, ça ne me fait pas peur. Depuis le début de ce projet, je me suis fait de nombreux amis prêts à m'aider et à me soutenir en cas de difficulté.*

[www.83rd-thunderbolt-division-database.tk](http://www.83rd-thunderbolt-division-database.tk)

Un exemple de fiche d'identification :

**PFC JAMES V. CUNNINGHAM**

83<sup>rd</sup> INFANTRY DIVISION, 329<sup>th</sup> INFANTRY REGIMENT

ASN: 35921473

Statut: KIA



Nom: Cunningham

Prénom(s): James Verne

Matricule: 35921473

Grade: Private First Class

Date de naissance: 08/12/1906

Lieu de naissance: Kittanning, Comté de Armstrong (Pennsylvanie)

Lieu de résidence: Minerva, Comté de Stark (Ohio)

Date d'enrôlement: 11/11/1943

Lieu d'enrôlement: Cleveland (Ohio)

Division: 83<sup>rd</sup> Infantry Division

Régiment: 329<sup>th</sup> Infantry Regiment

Bataillon: 3<sup>rd</sup> Battalion

Compagnie: Company G

Date de décès: 12/04/1945

Lieu de décès: Barby, Saxe-Anhalt, Allemagne

Lieu de repos: Grove Hill Cemetery, Ohio, USA

Décoration(s): Silver Star, 2 Purple Heart, European Theater Ribbon avec 5 Bronze Battle Stars, Unit Citation for Normandy Invasion

Remerciement spécial à Mme Norma Cunningham Rogers, fille du défunt soldat, pour sa contribution à l'établissement de cette fiche.

**THE THUNDERBOLT DIVISION**



83rd Thunderbolt Division - Database website copyright 2009 by Mortelette Rémy. All rights reserved.

## Montoire : les raisons d'une cécité

Par François Delpla

*Merci à François Delpla de nous avoir autorisés à mettre en ligne cet article originellement publié dans le numéro 220 de la revue « Guerres Mondiales et conflits contemporains » et d'avoir eu l'amabilité d'y ajouter des précisions. Ce texte éclaire et enrichi l'article « Montoire, brouillard diplomatique » publié dans l'Histomag'44 no. 62 et nous offre une analyse de l'historiographie disponible sur ce délicat sujet.*  
Daniel Laurent

Deux mythes concurrents et presque symétriques ont déformé, dès les semaines suivantes, la rencontre du 24 octobre 1940 entre Hitler et Pétain dans le wagon-salon du premier nommé. Les résistants ont fait à Pétain un crime de la rencontre elle-même, et proclamé qu'il avait vendu la France, plus encore que lorsqu'il avait conclu l'armistice.

Ce à quoi les pétainistes ont rétorqué que quand on est occupé il est normal de causer avec l'occupant, pour lui présenter des revendications et tâcher de sonder ses intentions : Pétain n'aurait rien fait d'autre.

Après la Libération, cependant, et dès les procès de Pétain et de Laval, c'est la thèse pétainiste qui a paradoxalement prévalu. Comme le texte de l'entretien demeurait caché, et comme la rencontre n'avait pas été suivie de concessions majeures, l'idée d'un contact exploratoire, voire, du côté vichyste, revendicatif, a fait son chemin. Les résistants ont peu à peu abandonné l'idée d'en faire un grief majeur contre un régime qui offrait, crurent-ils, de plus gros bâtons pour se faire battre. Et comme la culture a horreur du vide, les publications pétainistes se sont enhardies jusqu'à faire du Pétain de la Seconde Guerre un équivalent exact de celui de la Première, en exaltant la rencontre comme un « Verdun diplomatique », suivant le titre d'un livre [1] de Louis-Dominique Girard (1911-1990), ancien chef du cabinet civil du maréchal, en 1948. Les troupes que Pétain commandait à Verdun s'étaient opposées victorieusement à une avance allemande. Comment un hagiographe pouvait-il bien chercher une analogie avec une rencontre dont les avocats du maréchal avaient, trois ans plus tôt, plaidé l'insignifiance ?

Pour le comprendre, il faut remarquer qu'en ce début de guerre froide la réhabilitation de Pétain était, pour de vastes cercles diplomatiques à travers le monde, un sous-produit de celle de Franco. C'est le refus opposé, disait-on, par le dictateur espagnol le 23 octobre, lors de l'entrevue d'Hendaye, à un Hitler qui lui demandait d'entrer en guerre et d'assiéger Gibraltar, qui aurait empêché l'Allemagne de porter un coup terrible à l'Angleterre, comme à son éventuel allié américain, en fermant la Méditerranée à leurs entreprises. Il n'y avait plus qu'à inventer une concertation secrète entre Pétain et Franco avant leurs rencontres avec Hitler, ce que Girard fit sans vergogne et, à sa suite, quelques autres comme l'amiral Fernet [2].

Le point de vue « résistant » battit encore un peu plus en retraite... à cause des républicains espagnols. Ceux-ci trouvaient eux-mêmes, pour stigmatiser le maintien au pouvoir du supporter ibérique de Hitler et de Mussolini par les vainqueurs de 1945, des angles d'attaque plus faciles, et sans doute, par patriotisme, n'étaient-ils pas mécontents qu'on pût mettre au crédit de leur pays, frappé depuis dix ans par tous les malheurs possibles, sa neutralité dans la guerre. Franco était une canaille, ce qui justifiait qu'on luttât contre lui, mais en octobre 1940 il avait, par exception, mis sa malhonnêteté au service d'une bonne cause et obligé Hitler à changer ses plans, ce qui montrait que la fierté espagnole, même en lui, n'était pas tout à fait morte.



Un dictateur (Hitler) en reçoit un autre (Pétain) dans son pays, qu'il occupe. Leurs pieds reposent sur un tapis rouge habituellement dévolu au sacrement de confirmation : une ironie de l'histoire... à condition qu'il y ait un historien pour la constater. Quant au troisième homme, parfois identifié à tort dans les légendes (c'est le cas de le dire) au maréchal Keitel, il s'agit de l'interprète Paul Schmidt... qui joue lui aussi un grand rôle dans cette rencontre, ou plutôt dans les légendes... qui courent à son sujet.

Avant même le début de la guerre froide, que les historiens placent en 1947, le gouvernement américain avait donné le ton en publiant le recueil *The Spanish Government and the Axis* [3], dans lequel le compte rendu de la conversation d'Hendaye, figurant parmi les archives allemandes saisies en 1945, est réduit aux politesses introductives, sans qu'aucune explication soit fournie de cette amputation, sinon « le reste manque », ce que le lecteur pouvait remarquer de lui-même !

Sur ce terrain rétréci, les auteurs français se réclamant d'un point de vue résistant se battaient désormais le dos au mur. Loin d'accueillir la thèse d'un « Verdun diplomatique » avec l'hilarité qui eût été de mise, ils se mirent à prétendre que Hitler, refroidi la veille par Franco dans ses ardeurs offensives, s'était trouvé empêché d'exiger de Pétain une entrée en guerre et que celui-ci n'avait donc pas eu l'occasion de lui opposer une résistance quelconque. C'était, là encore, faire la part belle à Franco.

Dans ce touchant concert européen, un nouveau venu vint jouer de la grosse caisse, en 1950. Sa nationalité était allemande. Paul Schmidt, naguère interprète et serviteur zélé de Hitler, écrivit des mémoires au titre modeste (*Statist auf diplomatischer Bühne : figurant sur la scène internationale*) [4], alors que le contenu était d'une grande inventivité, du moins dans le domaine qui nous intéresse.

Il comblait les vides de nos connaissances à la fois sur Hendaye et sur Montoire, présentant dans les deux cas un caporal Hitler intimidé devant de très haut gradés. Franco avait monologué interminablement sans qu'il osât l'interrompre, tandis que Pétain l'avait carrément menacé. « Jamais une paix de représailles n'a eu de valeur durable dans l'histoire ! », aurait lancé le vainqueur de Verdun, « d'un ton glacé ».

Le livre de Schmidt ne fut pas plus raillé que celui de Girard, et même beaucoup moins. Il est vrai que les autres entretiens rapportés l'étaient, sauf erreur (je n'ai pas tout vérifié), honnêtement. Il faisait juste un peu de contrebande au sein d'un trafic légal...

Schmidt campe un maréchal soucieux des intérêts français : tout en se battant pour la meilleure paix possible, il présentait des revendications immédiates, sur les prisonniers, les frais d'occupation, les départements du nord, l'Alsace et la ligne de démarcation. Or aucun de ces cinq points n'avait été abordé ! Non que le visiteur n'en eût pas le souci. Mais son but essentiel était de présenter une proposition de collaboration militaire et, se heurtant là-dessus à un mur d'indifférence, il avait de lui-même évité les sujets annexes.

Cette vérité est connue depuis 1961, date de la publication du procès verbal allemand de la conversation, signé... Schmidt. Ou plutôt, cette vérité devrait être connue depuis 1961, date à laquelle l'édition, en gros chronologique, d'un florilège des archives diplomatiques allemandes saisies, assurée par une commission d'historiens américano-anglo-française, porta sur les documents du deuxième semestre de 1940 [5].

Si cette publication comportait, à propos d'Hendaye, le même moignon de compte rendu que le recueil de 1946, avec la même absence d'explication de sa mutilation, elle livrait cependant, sur les relations germano-espagnoles, suffisamment d'éléments pour qu'on puisse reconstituer l'essentiel : à Hendaye, c'était Hitler qui avait eu une attitude dilatoire, face à un Franco qui souhaitait entrer en guerre pour peu que l'Axe lui fournît une aide matérielle. Sur Montoire, en revanche, la vérité s'étaït toute nue : Pétain avait, d'entrée de jeu, proposé une « collaboration » consistant en une action militaire anti-anglaise de l'armée de Vichy en Afrique.

Cela ne sous-entendait nullement, bien au contraire, que des forces allemandes dussent y participer. En revanche, une telle action impliquait une collaboration allemande active, en raison même des termes de l'armistice : Hitler s'était réservé un droit de regard sur les forces armées dont Vichy aurait besoin pour la défense de son empire colonial et c'est de cela qu'il s'agissait, puisque l'action proposée consistait en un assaut contre l'AEF passée à de Gaulle en août. Des conversations militaires germano-vichystes ont d'ailleurs eu lieu sur ce sujet

du début novembre à la mi-décembre, que les livres ont tendance à attribuer à un forçage de Laval alors qu'elles découlent de la conversation de Montoire -même si, ce jour-là, Hitler n'avait rien répondu à la proposition de Pétain.

Il convient aussi de remarquer que lors de ces pourparlers Hitler, sur un fond d'intransigeance, a fait quelques concessions propres à encourager la collaboration militaire telle qu'elle avait été proposée par la partie française à Montoire : ses généraux acceptent, le 18 novembre, de libérer quelques officiers de la Coloniale, censés encadrer bientôt une expédition destinée à reconquérir le Tchad [6].

Quant à l'apostrophe de Pétain, rapportée par Schmidt, sur la « paix de représailles », elle était certes un écho de la conversation, mais copieusement déformé. Le maréchal avait fait simplement remarquer :

« (...) Pour le reste, il était clair que les puissances associées de France et d'Angleterre devaient payer les dommages de la guerre qu'elles avaient déclarée. Il espérait pourtant que le futur traité de paix ne serait pas un traité d'oppression, car cela empêcherait l'établissement de relations harmonieuses entre les peuples. Il partageait l'avis que, dans la répartition des responsabilités, il fallait faire des différences, pour encourager ceux qui voulaient prendre un nouveau départ avec de meilleures intentions [7]. »

Loin de menacer son interlocuteur, le chef de l'Etat français fait assaut de soumission pour le convaincre que les Anglais méritent la paix la plus dure, et qu'il serait de bonne politique de la leur administrer

Dans les années 1960, deux livres, dus respectivement à Eberhardt Jäckel et à Henri Michel [8], consacrèrent un chapitre substantiel à la rencontre de Montoire en exploitant le procès-verbal et en écartant de leurs références le livre de Schmidt (passé sous silence par Jäckel et sévèrement dénoncé par Michel). Ils en restèrent cependant contaminés, de diverses manières, notamment en présentant un Pétain moins empressé à collaborer que Laval.

Cette contre-vérité disparut, enfin, dans le célèbre ouvrage de Paxton *La France de Vichy* [9]. Cependant, quand on démolit un mythe aussi puissant, il est bon de le faire remarquer. Mais il y a plus grave. Paxton, lorsqu'il trace enfin un signe d'égalité entre la politique de Pétain et celle de Laval au moment de Montoire, le fait non pas en ramenant le premier vers le second, c'est-à-dire en montrant un Pétain tout aussi collaborateur que son ministre, mais plutôt en atténuant la servilité de l'un et de l'autre :

« Hitler, Laval et Pétain s'accordent à reconnaître que la guerre fut une erreur (souligné par moi) de la France, et que les deux pays doivent maintenant travailler de concert. Pétain déclare n'être pas en mesure de définir les limites exactes de la coopération qu'il appelle de ses vœux et Laval précise que le maréchal ne peut déclarer la guerre sans un vote du parlement. »

Paxton n'a donc tout simplement pas lu la proposition de collaboration militaire en Afrique. Je ne saurais lui en vouloir car moi-même, écrivant non pas un livre sur Vichy, mais seulement sur la rencontre de Montoire, j'en avais rédigé la moitié avant de comprendre le sens de ce passage, dans lequel je ne voyais jusque là qu'une charge rituelle contre le mouvement gaulliste (il est vrai que j'étais tributaire de la traduction fautive, et non signée, parue chez Fayard en 1968 sous le titre *Les entretiens secrets de Hitler* [10] : « ramener sous son autorité » les territoires dissidents était adouci en « rallier », et « mettre tout en œuvre pour assurer l'emprise de la

France sur ces territoires » devenait « faire tout son possible pour assurer à la France ces territoires »).

Cependant quelqu'un a compris, ou du moins publié, la vérité un peu avant moi. Philippe Burrin, dans *La France à l'heure allemande* (janvier 1995) [11], écrit en toute clarté : « Pétain exprima sa volonté de reprendre les colonies gaullistes et indiqua qu'une collaboration serait possible sur ce terrain ». Cet auteur est aussi le premier, si je ne m'abuse, à remarquer que la même idée est exprimée discrètement dans le fameux discours du 30 octobre où Pétain présente sa politique de collaboration, lorsqu'il parle de « réduire les dissidences » des colonies.

Toutefois, Burrin apparaît moins révolutionnaire lorsqu'il écrit que Hitler « n'avait pas obtenu de Franco l'engagement qu'il souhaitait » et comptait sur la rencontre de Montoire pour le pousser plus avant. Le fait que Hitler trompe ses interlocuteurs et joue de leur crédulité pour faire accroire qu'il a des ambitions méditerranéennes et africaines, alors qu'il prépare déjà son agression contre l'URSS, reste inaperçu de cet auteur, même s'il est le premier à inscrire Montoire dans le contexte planétaire de la stratégie allemande :

« Grâce à cette rencontre, à laquelle il fait donner la plus grande publicité, le chef nazi veut faire éprouver aux Anglais leur solitude. Il espère fortifier l'isolationnisme aux Etats-Unis, où la campagne présidentielle bat son plein. Il cherche à faire pression sur l'Espagne pour qu'elle se décide. En même temps, il a encouragé la France à défendre son Empire et à s'engager contre l'Angleterre ; ce qui diminuera le risque d'un basculement et lui assurera, à bon marché, un glacis stratégique. » (p. 107)

Mon livre *Montoire* (le premier entièrement consacré à ce sujet) est paru en février 1996. Il a été pris en compte d'une manière satisfaisante dès 1997 par Jean-Pierre Azéma et Olivier Wieviorka, dans un Vichy 1940-44 récemment réédité en poche. Ces auteurs ont trouvé mon étude « très stimulante » (p. 92) et la résumant par une formule à laquelle je souscris : « Montoire ne saurait se réduire à un non-événement, puisque Vichy a formulé des offres aussi précises que dangereuses ». Ces offres sont ainsi résumées dans un autre passage (p. 62) : « Gage de loyauté, il [Pétain] propose même de reconquérir les colonies gaullistes ». Ici le « même » est peut-être de trop, cette offre étant primordiale, dans tous les sens du terme.

Les auteurs ignorent par ailleurs quelques autres propositions nouvelles de mon ouvrage, par exemple la datation du 7 novembre pour le début du processus de rupture entre Pétain et Laval, le premier commençant à comprendre qu'il s'est fait rouler par Hitler tandis que le second pense que la France ne l'a pas suffisamment mis en confiance et doit multiplier les concessions. Au total, donc, il y avait de quoi bien augurer d'une mise en débat de mes thèses.

Hélas, l'hirondelle annonçait l'hiver ! Ainsi, dans le *Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation* (2000) [12] dont il est le maître d'œuvre et dont il signe l'article « Montoire », Jean-Paul Cointet n'indique comme source que mon ouvrage (à part l'un des siens) et écrit néanmoins que Pétain s'est rendu à l'entrevue « sans plan préconçu » et qu'il en est sorti une « amélioration du modus vivendi franco-allemand sans collaboration militaire » (une formulation acceptable, mais seulement à condition de préciser que c'est grâce à une fin de non-recevoir de Hitler).

Il s'agit là cependant d'ouvrages généraux, écrits par des gens qui avaient bien d'autres sujets à traiter. Il n'en va pas tout à fait de même de la biographie d'Abetz, due à Barbara

Lambauer. Car Montoire passe traditionnellement pour une machination de son héros, et l'une des plus importantes. Hélas, dans cette thèse soutenue en 1998 et devenue un livre en 2001 [13] (thèse dirigée et livre préfacé par Jean-Pierre Azéma), l'auteure prétend qu'« à Montoire, ni Laval ni Pétain n'ont voulu prendre un engagement clair concernant une participation française à la guerre contre l'Angleterre ».

Pire, elle ne semble pas connaître les anathèmes implicites de Jäckel et explicites d'Henri Michel contre le livre de l'interprète Schmidt, sous l'influence probable duquel elle écrit que Pétain « met surtout en garde contre un traité de paix trop dur pour la France » (p. 209). Dans ces conditions, on ne saurait s'étonner qu'en 2001 (date de l'édition anglaise) ni en 2004 (date d'une traduction française actualisée) l'universitaire anglais Julian Jackson écrive :

« A Montoire, Pétain se montra plus prudent que Laval. Il qualifia la déclaration de guerre de « sottise ». Laval en fit un « crime ». Laval proposa la collaboration ; Pétain en accepta le principe, mais dit ne pouvoir entrer dans les détails avant d'en parler à son gouvernement. » [14]

Il y a ici une véritable régression. Les préjugés reprennent vigueur. On ne sait où Jackson a pu prendre ce mot de « sottise », Pétain ayant caractérisé la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne comme une « grande folie » et Laval, lorsqu'il parle de « crime », n'ayant nul souci de durcir une expression de son chef qu'il aurait trouvée trop faible... puisqu'il prononce ce mot lors d'une autre rencontre avec Hitler, deux jours plus tôt !

### Conclusion :

Comment expliquer un cheminement aussi long, accidenté et encore aujourd'hui hasardeux de la vérité historique sur un épisode capital, en dépit d'une grande facilité d'accès, depuis bientôt un demi-siècle, à une source de premier ordre, incompatible avec la plupart des analyses produites après sa publication ? Une partie de l'explication tient sans doute aux imperfections de la communication entre chercheurs. Qu'il s'agisse des documents ou des analyses, les pépites ne sont pas toujours là où on les attend.

Mais en l'occurrence le blocage dépasse de beaucoup les enceintes universitaires : l'objet « Seconde Guerre mondiale » reste peu accessible, sinon sur les détails, à l'analyse sereine. On l'aborde toujours, avant tout, pour chercher des munitions contre un adversaire.

Pour les résistants, la poignée de main était, quoi qu'il en advint, contaminante. Pour les pétainistes, du moment qu'elle n'avait pas débouché sur un traité, la rencontre est, au mieux, une victoire et au pire un non-événement. De même, la brouille non consommée, quoi qu'on en dise parfois, à propos du Troisième Reich, entre « intentionnalistes » et fonctionnalistes, s'accompagne de part et d'autre d'accusations de complaisance qui, pour être souvent sous-entendues, n'en sont pas moins virulentes. Non contentes de fausser les débats, ces querelles sont nuisibles à l'examen des interprétations nouvelles, pour peu qu'elles ne se laissent pas facilement étiqueter.

Reste à expliquer que la Seconde Guerre mondiale soit aussi rétive au regard scientifique, contrairement à d'autres conflits, plus anciens ou plus récents. A cette question que je retourne depuis quinze ans, je ne vois décidément d'autre réponse que le caractère très spécial de l'entreprise nazie. Elle se distingue de toutes les autres croisades militaires ou politiques par sa forte charge en couples antinomiques : séduction et horreur, individualisme et tribalisme, révolution et tradition, promotion

des élites et attention aux masses (du moins « aryennes »), modernité et barbarie, rêve et pragmatisme... Cela reste difficile à regarder en face, pour toutes sortes de raisons théoriques (il faut notamment repérer le rôle de l'individu Hitler, non point pour créer son mouvement ex nihilo, mais pour polariser des courants épars qui fermentaient isolément) et aussi politiques. De l'idéalisme américain à la nostalgie du marxisme, les idéologies le plus souvent confuses et tâtonnantes qui inspirent les gouvernants actuels, et ceux qui aspirent à leur succéder, se réclament plus volontiers de la victoire sur Hitler qu'elles ne soupèsent la naïveté de leurs représentants des années 30 et 40 devant ses ruses et ses mimiques.

A Hendaye et Montoire, il payait de sa personne pour une diversion vers le sud alors que déjà il concentrait ses moyens à l'est. Ni Staline ni Roosevelt n'en avaient pris conscience et, partout où ce constat n'est pas tiré, la probabilité d'un examen lucide des enjeux du déplacement ferroviaire d'octobre 1940 demeure faible.

#### **Notes pour la présente édition en ligne :**

Je n'ai rien trouvé à modifier, sinon à propos de l'adjectif « intentionnaliste », que j'écris depuis quelques mois entre guillemets, ainsi que le substantif correspondant. Je me suis en effet aperçu que, s'il y a une école fonctionnaliste qui se réclame de ce nom, c'est elle aussi qui a défini et baptisé, pour s'opposer à elle, une école « intentionnaliste » (un mot apparu en 1981 sous la plume de l'historien marxiste anglais Timothy Mason).

On peut comparer le phénomène, dans une certaine mesure, à la désignation des élèves des classes préparatoires littéraires sous le nom de « khâgneux ». Napoléon, lors d'un des rares étés qu'il passait à Paris, présidait le défilé des élèves des grandes écoles, le 14 juillet et les élèves de Polytechnique et de Saint Cyr lui avaient donné satisfaction, lorsqu'il vit arriver une escouade à l'apparence physique moins brillante et au pas moins savamment cadencé. L'empereur aurait alors dit : « Mais qui sont donc ces cagneux-là ? ». L'anecdote se répandit et on se mit à désigner les élèves de l'ENS de la rue d'Ulm par le nom de Khâgneux (ainsi orthographié en vertu d'une pédanterie hellénisante) et, par extension, les élèves des prépas correspondantes.

La seule différence avec « l'intentionnalisme », c'est que les intéressés avaient repris eux-mêmes le sobriquet pour s'en faire une parure. Dans ce cas personne ne l'a fait, et à juste titre. L'appellation est malveillante, et il n'y a rien à en tirer sinon des raccourcis abusifs. Aucun historien ne prétend, et c'est heureux, que « tout était déjà dans Mein Kampf », ce qui voudrait dire que les nazis, et en particulier leur chef, ne montraient aucune espèce d'aptitude à s'adapter au terrain. Si les fonctionnalistes ont une tendance fâcheuse, d'ailleurs étrange pour des historiens, à étudier chaque moment du nazisme en lui-même et à l'expliquer par la conjoncture, leurs divers contradicteurs se gardent, du moins s'agissant des universitaires, de présumer une « intention » à l'origine de tout, et sont simplement mieux à même de découvrir dans les actes du gouvernement nazi les parts respectives de la théorie et de la pratique. Ils sont également mieux placés, même si beaucoup ne font dans ce sens que de petits pas, pour découvrir l'étendue du pouvoir personnel de Hitler, par le biais notamment des SS, et la complexité de ses manigances, lorsque la plate étude des documents conservés ne permet pas de les constater de visu.

#### **Notes :**

[1] Cf. Girard (Louis-Dominique), *Montoire Verdun diplomatique / Le secret du Maréchal*, Paris, André Bonne, 1948.

[2] Cf. Fernet (Jean), *Aux côtés du maréchal Pétain*, Paris, Plon, 1953, p. 69-70.

[3] *The Spanish Government and the Axis*, Washington, 1946.

[4] *Statist auf diplomatischer Bühne 1923-1945*, Berlin-Ouest, Athenäum, 1950, tr. fr. Sur la scène internationale 1933-1945, Paris, Plon, 1950.

[5] La publication a lieu en langue anglaise à partir de 1949 sous le titre *Documents on German Foreign Policy, 1918-1945, From the Archives of the German Foreign Ministry* (Washington United States Government Print Office, et London : H.M. Stationery Office, 1949-1964). Le volume 11-1 de la série D (1937-1941), concernant le second semestre de 1940, est paru en 1961. Les éditions Plon ont juste à ce moment cessé de traduire la série, connue sous le titre *Archives secrètes de la Wilhelmstrasse* (9 tomes parus entre 1950 et 1962, le dernier s'arrêtant au 22 juin 1940).

[6] Cf. Delpla (François), *Montoire*, op. cit., p 372-377.

[7] *Akten zur deutschen auswärtigen Politik, série D, vol. 11-1* (1er septembre-13 novembre 1940), Hermes, Bonn, 1964, p. 329. Pour la traduction, cf. Delpla (François), *Montoire*, op. cit., p. 441-442

[8] Cf. Jäckel (Eberhardt), *Frankreich in Hitlers Europa*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1966, tr. fr. *La France dans l'Europe de Hitler*, Paris, Fayard, 1968, ch. 7, et Michel (Henri), *Vichy année 40*, Paris, Robert Laffont, 1966, 5ème partie.

[9] *Vichy France, Old Guard and New Order, 1940-1944*, New York, Basic Books, 1973, tr. fr. Paris, Seuil 1973, p. 119-121.

[10] *Les entretiens secrets de Hitler*, Paris, Fayard, 1969, p. 279. On trouvera un bon résumé des vues qui avaient cours dans l'université française à la lumière des analyses de Michel, Jäckel et Paxton dans Azéma (Jean-Pierre), *1940 l'année terrible*, Paris, Seuil, 1990, ch. 31.

[11] *La France à l'heure allemande*, Paris, Seuil, 1995, p. 107-108.

[12] *Dictionnaire historique de la France sous l'Occupation*, Paris, Tallandier, 2000, p. 503.

[13] *Otto Abetz et les Français - ou l'envers de la collaboration*, Paris, Fayard, 2001.

[14] Cf. Jackson (Julian), *France : the Dark Years 1940-1944*, Oxford University Press, 2001, tr. fr. *La France sous l'Occupation*, Paris, Flammarion, 2004, p. 212.



# Un épisode tragique de la libération de Liège

Par Prosper Vandebroucke

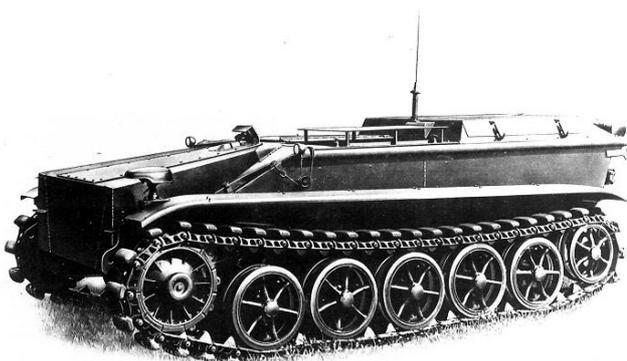
Un épisode tragique de la libération de la ville de Liège au début septembre de l'année 1944.

Leurs adieux de Fontainebleau (Lieu-dit à Liège) :

Lors de leur retraite au travers de la Belgique en septembre 1944, les troupes allemandes, commirent de nombreuses destructions afin de retarder l'avance des Armées Alliées, mais nulle part ailleurs qu'à Liège, leur rage de détruire ne prit une telle ampleur.

Lorsque Joseph Collard, artisan-ébéniste de son état, se disposait à traverser avec sa petite-fille la rue Sainte-Marguerite, artère commerçante bien connue du populaire quartier ouest de Liège. Etonné, il resta figé sur place. Un curieux véhicule, sorte de gros jouet ou de chenillette modèle-réduit, passa à petite vitesse devant lui, progressant péniblement, par zigzags et par saccades. Arrivé à hauteur de l'église Sainte-Marguerite, l'engin dévia brusquement vers le trottoir, l'escalada et s'en alla heurter le mur du petit square qui faisait face au temple. Puis, après avoir opéré une marche arrière, il reprit sa progression hésitante vers la partie supérieure de la rue, vers le carrefour dit de Fontainebleau. Joseph Collard ne s'attarda pas à le suivre des yeux. On l'attendait rue Hubert Goffin et avec ces Allemands rendus nerveux par leur proche défaite, il était préférable de se méfier ...

Car c'étaient des soldats de la Wehrmacht qui, la veille, le 6 septembre 1944, avaient en fin d'après-midi fait leur apparition dans le quartier. Ils y avaient amené des chars peu communs, de modestes dimensions et dépourvus d'armes. Au nombre de cinq ou six, ils avaient été rangés dans la cour de l'école communale et dans celle de l'école Saint-Joseph, transformées ainsi en garage.



Borgward IV- SdKfz. 301

Quelques blindés de type classique avaient pris position au même endroit. Un peu plus tard, vers 17 h 30, des habitants du quartier avaient pu voir un groupe d'officiers discuter entre eux en faisant de grands gestes vers le carrefour de Fontainebleau. A vrai dire, ils ne s'en étaient guère inquiétés, persuadés que ces indésirables allaient être emportés sous peu dans la débâcle. Ici comme ailleurs, depuis le commencement du mois de septembre, on préparait fébrilement des drapeaux alliés, tout en contemplant, à l'abri

des rideaux, le reflux allemand. Les bonnes gens du quartier, comme les autres Liégeois, durent sans doute savourer le lent écoulement de véhicules essoufflés et couverts de branchages à travers les rues, en direction de la place Saint-Lambert et les ponts de la Meuse.

Tout ce charroi - comme les colonnes de libérateurs descendant du plateau hesbignon - devait fatalement emprunter ce lieu-dit Fontainebleau (du nom d'une salle de danse du XIXe siècle), point de convergence de différentes chaussées servant vers l'ouest d'axes de pénétration dans la ville. Dévalant des hauteurs de Glain et d'Ans, la rue Sainte-Marguerite était en fait le dernier tronçon de la route nationale Liège-Bruxelles.

Elle traversait de part en part le quartier avant d'aller éviter, 200 m après le carrefour, le Mont-Saint-Martin par un brusque virage. Longtemps unique artère de l'endroit, on avait essayé de la désengorger au tournant du siècle en traçant la rue de Hesbaye, qui, praticable par les tramways montant vers Ans, retrouvait à la limite de la ville et de cette commune, la route de Waremmes et Bruxelles.

Dans les années trente, pour rendre le trafic plus fluide et donner une solution à l'épineux croisement des tramways entre Fontainebleau et Saint-Séverin, les autorités communales avaient doublé la vieille rue Sainte-Marguerite d'une nouvelle percée, la rue Louis Fraigneux. A la convergence de ce carrefour, aboutissait aussi la rue du Coq qui menait à un autre nœud d'antiques chaussées vers Saint-Laurent, Saint-Gilles et de là vers Hannut.

Le quartier Sainte-Marguerite était peuplé de personnes très moyennement fortunées, petits bourgeois, artisans et ouvriers pour l'essentiel. L'immense majorité des commerces, certains quasiment centenaires, se trouvait alignée le long de la vieille rue Sainte-Marguerite, là où la circulation des navetteurs vers les mines et les usines du bassin était la plus dense. Les petits magasins de détail étaient particulièrement nombreux à Fontainebleau, face à l'entrée du charbonnage de Bonne-Fin: les allées et venues des mineurs constituaient une source de revenus assurée, même en temps de guerre. On pouvait y voir un cinéma, deux boucheries, un café, la boulangerie Darimont et le marchand de glaces Tersigni.

Si tous ces braves gens avaient pu entendre, au soir du 6 septembre, ce que racontaient les pionniers allemands venus s'abreuver dans un proche estaminet, sans doute leur inquiétude mal définie aurait-elle redoublé. En effet, les Feldgrau, très excités, dirent haut en présence du patron qu'ils s'apprétaient à pulvériser le quartier, histoire de gêner la progression des Américains. Bouleversé par ce qu'il entendait, le tenancier attendit que son inquiétante clientèle ait tourné les talons pour déguerpir en emmenant sa famille. Mais, dans sa hâte, il ne songea pas à ameuter le voisinage ...

## Ils arrivent !!

La journée du 7 septembre commença sous un ciel maussade. La veille, il avait beaucoup plu. De fortes rafales balayant les feuilles mortes avaient semblé inaugurer précocement la mauvaise saison. Or, au fil de la matinée, les nuages se

dispersèrent. Ici et là, prudemment, les gens mirent le nez à la porte. Des groupes d'occupants circulaient encore mais la Résistance demeurait coite dans cette partie de la ville. Tout était calme. Comme la température se réchauffait décidément et que la vie continuait, on s'avisa aux environs de midi que des distributions de pain allaient avoir lieu à la boulangerie Humblet ainsi que chez Darimont. Alors, peu à peu, se constituèrent de longues files d'attente. Patients - ils avaient eu le temps de s'habituer en quatre années - les gens des files ne s'émurent pas quand, au loin, vers 12 h 15, retentirent de sourdes explosions. Le génie allemand venait de faire sauter les ponts provisoires lancés sur la Meuse. Les forces US semblaient se rapprocher. Pour gagner la rive droite du fleuve ne subsistait plus à partir de ce moment que la passerelle édiflée sur les débris du pont des Arches.

Dans les files, on ne se dispersa pas non plus en contemplant l'agitation grandissante des soldats de la Wehrmacht. Cela ne semblait déjà plus concerner les Liégeois. Porta-t-on même attention, un peu plus tard, à la vague rumeur de bataille venue du lointain? C'est douteux. Fontainebleau occupait le fond d'un vallon fort encaissé où, canalisé, coulait le ruisseau de la Légia. On ne pouvait y entendre les fusillades et canonnades qui faisaient, à quelques kilomètres de là, sur le plateau de Hesbaye, trembler Grâce-Berleur. La Résistance et les éléments de tête de la 3rd US Armored Division venaient de s'en prendre au terril du Corbeau, transformé en position de Flak.

Pourtant, à Sainte-Marguerite, un œil exercé aurait remarqué plusieurs modifications dans les dispositions de l'ennemi. Le flot de la retraite était pratiquement tari. Seuls quelques blindés légers circulaient encore, faisant la navette vers la côte d'Ans pour y guetter l'arrivée des Américains. Quant aux « Petits tanks », ils avaient quitté la cour des écoles vers la fin de la matinée.

L'un d'entre eux était rangé sagement, à côté d'un canon autopropulsé, un Sturmgeschütz IV, arrêté au pied du Mont-Saint-Martin, là où la rue Sainte-Marguerite, rejointe par la rue Hullois, commence à tourner pour filer vers le quartier de Saint-Séverin. La gueule de ce canon, orientée vers l'ouest, pointait vers le haut de la rue, vers Fontainebleau ...

Mais en quoi cela concernait-il les dizaines de personnes qui, à présent, faisaient stoïquement la queue pour recevoir leur ration de pain? La ville demeurait si calme après les agitations de la veille ...

Or, à un peu plus d'un kilomètre de là, sur les hauteurs de Liège, à proximité de l'église Saint-Gilles, un blindé de reconnaissance américain venait de s'arrêter, au joyeux ébahissement des autochtones. Il pouvait être 13 h 30.

Détaché du groupe de combat qui s'était attelé à la neutralisation de la Flak du Corbeau, il avait, via la chaussée et la place des Marronniers, poussé jusqu'au rebord du plateau dominant la Meuse. Son équipage n'eut guère le temps d'admirer le panorama. Une voiture allemande surgit de façon impromptue de la rue de Tilleur. Les Américains n'eurent que le temps de la mitrailler, expédiant ad patres les trois occupants. Ne sachant trop ce qui les attendait s'ils poussaient plus avant, ils s'empressèrent de faire demi-tour, abandonnant les cadavres aux bons soins des habitants. Fort peu flattés du cadeau, et craignant surtout des représailles en cas de retour en force des Allemands, ils s'en débarrasseront dans une tombe fort heureusement ouverte au cimetière Saint-Gilles tout proche. Surent-ils jamais que cette brève échauffourée devait, à peu de distance de là, déclencher un drame.

Dans le quartier Sainte-Marguerite en effet, on avait entendu le crépitement de la mitraille. L'énervement des Allemands haussa encore de plusieurs degrés: les Américains étaient désormais tout proches. Les pionniers s'activèrent autour du «petit char» qui semblait attendre on ne sait trop quoi. Alors, soudain, vers 14 h 10, il s'ébranla en direction de Fontainebleau, sous le regard attentif de l'équipage du gros canon d'assaut. D'autant plus attentif que c'était à lui de diriger la marche de ce cet engin, blindé téléguidé capable de transporter et de déposer une charge de 250 kg de TNT, puis de battre en retraite avant l'explosion de celle-ci, explosion commandée bien entendu à distance.

(Il semblerait bien qu'il s'agisse ici d'un Borgward IV- SdKfz. 301 et non pas d'un char radiocommandé Goliath)

On peut supposer que ce téléguidage n'était pas encore tout à fait au point, compte tenu de la progression très hésitante de l'engin, qui faisait dire à certains spectateurs que ce devait être ène sôleye (un ivrogne) qui le dirigeait. Toujours est-il qu'après ses balbutiements initiaux, l'engin remontait vers le carrefour pour y déposer sa charge et faire tout sauter avant que les Américains ne s'en emparent. Ne retarderait-on que d'une heure le déferlement de leurs véhicules, ce serait autant de gagné pour l'évacuation de la ville, d'autant plus que des destructions similaires étaient programmées aux carrefours tout proches de Hocheporte et du Cadran.

C'est alors qu'un grain de sable humain vint perturber l'opération. Alors que le char n'était plus qu'à une quarantaine de mètres de son objectif surgit «d'un café» Maurice Waha, «connu comme Barrabas» dans le quartier. Ancien combattant 14-18 et ouvrier-mineur au charbonnage de Bonne-Fin, il avait abandonné son métier pour reprendre un petit commerce de houille. De son ancienne profession, il avait gardé un fort penchant pour les boissons spiritueuses et les mauvaises langues assuraient qu'il en abusait parfois. Sa jovialité naturelle, additionnée de nombreuses gouttes de péket, (genièvre ou alcool blanc) lui avait valu une solide popularité. En le voyant passer, livrant son charbon au grand galop de son cheval, debout dans sa charrette, on lui avait donné le soubriquet de Ben-Hur, dont le bonhomme ne se montrait pas peu fier. Ce jour là, cette pittoresque figure locale devait entrer dans l'histoire.

On ne sait toujours pas pourquoi il s'élança à la poursuite du panzer téléguidé. Il est plus que douteux qu'il en connaissait le principe d'utilisation. Pensa-t-il comme l'avança un journaliste de la Gazette de Liège (n° 1 du 9 septembre 1944) qu'il était parti accidentellement? Le mystère reste entier.

On le vit courir derrière l'engin «en poussant de grands cris», tambouriner à coup redoublés sur l'habitacle vide de conducteur, puis s'efforcer de se hisser dessus. Affaire malaisée, vu l'allure désormais rapide de la machine. Il allait cependant y parvenir sous le regard ahuri de très nombreux spectateurs car les files d'attente devant les boulangeries s'étaient bien allongées. L'étrangeté du spectacle ne provoqua aucun effet de peur ou de dispersion. Certains témoins pensèrent à une nouvelle excentricité de Ben-Hur. Cria-t-il vraiment, comme certains le prétendirent après coup, Sauvez-f l va poutchî (Sauvez-vous, il va sauter!)?

Au même instant, tout sauta. Se sentant pressés par le temps, craignant l'échec de leur mission, les pionniers allemands déclenchèrent la mise à feu du TNT, sans prendre la peine de laisser glisser la charge, puis de rappeler leur blindé.

### L'horreur

Résultat horrible, le souffle de l'explosion et les débris du « petit char » fauchèrent les grappes humaines alignées le long des trottoirs. La déflagration était survenue à Fontainebleau même, à une quinzaine de mètres de la rue du Coq. Les façades des immeubles, arrachées par l'onde de choc, s'effondrèrent, ensevelissant plusieurs personnes. Les victimes se comptaient par dizaines.

A l'époque âgé de 13 ans et attaché en tant que scout au service auxiliaire de l'hôpital Saint-Laurent, Guy Villers s'appêtait à quitter son domicile lors qu'il entendit l'explosion. Parvenu sur les lieux, il découvrit un spectacle de fin du monde. Des débris de vitres, éparpillés à travers tout le quartier. Des blessés hurlants, ensanglantés. Et des cadavres, beaucoup de cadavres, broyés par le souffle contre les murs, déchiquetés par les débris d'acier du panzer radioguidé De celui-ci, il ne subsistait pas grand-chose. Des pièces de ferraille informes ça et là, un flanc déchiqueté et deux roues devant la palissade du charbonnage. Un débris du panzer, lourd de plusieurs kilos, sera retrouvé à plusieurs centaines de mètres de l'explosion, sur le toit de la maison parentale de Guy Villers.

Au carrefour tragique avait disparu, avec son propriétaire tué, le salon du marchand de crème glacée Tersigni. Détruits la boucherie de M. Theunissen, mortellement blessé, le café Lismonde, où périrent tant de clients, la boulangerie d'Emile Darimont. dont l'écroulement provoqua un début d'incendie, le patron préparant une fournée. De la boucherie Verjans et de l'entrée du cinéma Le Fontainebleau ne subsistait qu'un tas de gravats.



Le carrefour tragique de Fontainebleau après l'explosion du panzer

L'onde de choc avait secoué tout l'ouest de la ville. Georges Rem, chroniqueur au journal "La Wallonie", en chômage pour cause de guerre et de « plume brisée », se trouvait à son domicile sur les hauteurs de Hocheporte. Il crut que des obus, tombés à proximité, avaient atteint un dépôt de munitions. Du

soupirail de sa cave, il entendit un voisin constater benoîtement: « C'est le Palais des Princes – Evêques qui vient de sauter ! ». Sa curiosité d'homme de plume le poussait à sortir lorsqu'une deuxième explosion le replongea dans sa cave: un autre char venait d'anéantir le carrefour de Hocheporte.

En se retirant du coin de la rue Hullos vers Saint-Lambert, les pionniers allemands venaient de rééditer leur opération de Fontainebleau, selon le même procédé. Le Sturmgeschütz, arrivé au pied des rues des Anglais, de Bruxelles et de l'Académie, grimpa cette dernière jusqu'au tournant du Musée des Beaux-Arts, d'où il propulsa le panzer radiocommandé vers la place Hoche-porte, où aboutissaient la rue Louis Fraigneux et la rue de Campine menant à Tongres. Un violent incendie se mit à ronger une quinzaine de grosses maisons bourgeoises proches du lieu de l'explosion.

Quelques minutes plus tard, un troisième engin détruisait le carrefour du Cadran, explosant à hauteur de la rue Sylvestre au milieu des voies du tram, creusant un cratère au milieu de la chaussée.

Pendant ce temps, les secours s'affairaient à Fontainebleau. Les ouvriers du charbonnage de Bonne-Fin - parmi lesquels de nombreux Polonais - s'étaient précipités, suivis de près par des scouts et par le curé de Sainte-Marguerite. Le populaire abbé Ivan Collard, en proie à la plus vive émotion, distribuait des absolutions entre deux jurons. On aperçut aussi, hélas, quelques charognards profitant de la pagaille pour visiter les poches des morts, subtiliser des bagues ... Les blessés les plus graves furent dirigés sur les hôpitaux Saint-Joseph et Saint-Laurent.

Ceux qui avaient été moins touchés se rendirent comme ils le purent à la clinique des Anglais, du côté de Hocheporte.

A peine y étaient-ils parvenus que ce carrefour sautait lui aussi. Les audacieux qui se disposaient à sortir malgré tout furent accueillis par des rafales de mitrailleuse, les derniers occupants ayant la gâchette très sensible. Il ne leur resta plus qu'à regagner à quatre pattes l'abri du porche protecteur et d'y attendre que les choses se tassent.

Cette succession de destructions systématiques s'était déroulée en l'espace d'une bonne heure. Elles annonçaient en fait le grand départ de l'ennemi.

A 15 h, celui-ci faisait sauter et incendiait le central des PTT au centre-ville, rue de l'Université.

Au même instant, la pincée de Feldgrau qui s'attardait dans le palais provincial, l'abandonna pour traverser à vélo la place Saint-Lambert et décamper vers le pont des Arches. Une ou deux bandes de traînants furent aperçues alors qu'elles prenaient la même direction.

A 16 h, le TNT jouait à nouveau, disloquant la passerelle du pont des Arches. La rive gauche de la Meuse était libre. La Résistance n'y eut plus qu'à se saisir des bâtiments officiels. Peu après arrivaient les premiers blindés US. Les obstructions réalisées à travers le quartier de l'Ouest les avaient à peine ralentis car des guides de la Résistance avaient fait obliquer les colonnes vers Rocourt et Sainte-Walburge, d'où elles se rabattirent sur le centre ou continuèrent vers le Thiers-à-Liège pour rentrer en ville par le quartier du Nord. D'incidence nulle sur le plan militaire, les destructions des trois carrefours n'avaient que causé des ruines et des morts inutiles parmi des civils en passe d'être libérés.

Un malheur arrivant rarement seul, l'explosion de Fontainebleau avait soufflé des immeubles sans creuser un cratère trop important. Elle avait cependant entraîné la rupture de la canalisation maîtresse qui, de la rue de Hesbaye, amenait l'eau au cœur de la Cité. Les pompiers occupés à réduire le sinistre de l'hôtel des Téléphones se retrouvèrent impuissants. Ils tentèrent d'installer une conduite de prise d'eau dans le fleuve au quai Sur-Meuse. Las! Leurs allées et venues attirèrent l'attention des Allemands toujours établis sur l'autre rive, dans un bunker du quai Van Beneden. Ils purent, tout à loisir, canarder les hommes du feu qui durent interrompre leur tâche et assister, impuissants, à la fin de l'hôtel des PTT (Postes, Télégraphe et Téléphone). De même, l'absence d'eau favorisa l'incendie qui ravageait une partie de la rue de l'Académie. On ne parvint à rétablir un débit régulier dans les canalisations qu'en fin d'après-midi et il fallut encore une nuit de combat pour venir à bout des flammes.



L'incendie de l'immeuble des PTT

### Les mythes...et le souvenir

Le 8 septembre, Liège chantait sa liberté retrouvée. Pendant ce temps, les foyers de Sainte-Marguerite pleuraient leurs disparus. Transformé en chapelle ardente, le lycée Léonie de Waha accueillit les corps des victimes. On en comptait alors près d'une centaine, 97 si l'on s'en rapporte à la liste de noms figurant sur le monument se dressant aujourd'hui à proximité de l'église. On doit y ajouter les morts originaires d'autres quartiers ou communes et ceux qui décédèrent, parfois de nombreux mois plus tard, des suites de leurs blessures.

La mort avait transformé Maurice Waha en héros du peuple. Celui qu'on tenait la veille pour une individualité semi-folklorique fut inhumé au milieu d'une affluence énorme. La famille avait tenu à associer à son deuil «celui qui fut le compagnon fidèle et quotidien» du «brave houilleur»,

autrement dit son cheval. Sous les yeux des reporters attendris, le quadrupède «marchait lentement derrière le corbillard, la tête baissée, comme s'il comprenait, lui aussi» (Gazette de Liège, 15 septembre 1944). Si l'animal avait encore été de ce monde en cette année du soixante-cinquième anniversaire (et avait su lire),

il aurait été bien étonné d'apprendre qu'il s'était sacrifié avec son maître, nouveau Zorro, pour arrêter «un des engins de la mort» et qu'on n'avait rien retrouvé de sa carcasse. L'imagination populaire n'en resta pas là. Quand on découvrit que Maurice Waha aurait été affilié à l'Armée Secrète, il sera intégré dans les fastes officiels de la Résistance avec une citation glorifiant son héroïsme en sautant sur le char «pour arracher la mèche» ... mèche qui n'avait jamais existé. Au fil des jours de l'après-Libération, le geste de Waha, héroïque ou inconscient, avait été transformé en acte d'abnégation consciente alors que les premiers articles se bornaient à signaler qu'on croyait le panzer «parti tout seul».

Mais n'a-t-il pas précipité la catastrophe? La presse et l'opinion publique accréditèrent aussi la thèse de «l'attentat boche» commis par une pure Schadenfreude pour tuer le plus de monde possible avant de déguerpir. Le nombre élevé des victimes du drame de Fontainebleau est la conséquence et non le but de l'explosion et la présence de deux files devant les boulangeries l'explique surtout.

Bien des zones d'ombre subsistent encore après tant d'années. La rumeur accusa un membre de la Garde Wallonne d'avoir secondé l'ennemi dans le lancement du blindé sur Fontainebleau. Ce char, qui n'était pas un Goliath comme on l'a longtemps cru, bien que la chose soit moins certaine en ce qui concerne les explosions de Hocheporte et du Cadran, était-il purement téléguidé ou fut-il, un certain temps, pourvu d'un conducteur qui aurait sauté en marche après l'avoir rétabli dans l'axe de la chaussée? Doit-on croire les rares témoins qui affirment qu'une fraction de seconde avant l'explosion, le canon autopropulsé aurait ouvert le feu en direction du panzer ou que, à tout le moins, une courte flamme (l'éclair de la mise à feu électrique?) en serait sortie? A vrai dire, les zones d'ombre restent entières.

Le quartier Sainte-Marguerite a bien changé depuis lors. Les urbanistes des années septante l'auront finalement bouleversé beaucoup plus que les ravages de la guerre.. Le charbonnage qui faisait sa fortune a fermé ses portes dans les années soixante. Les petits commerces traditionnels ont périçité et la population autochtone, remplacée par une immigration italo-espagnole, puis maghrébine a largement abandonné le quartier.

Mais les témoins et les contemporains du drame, qu'ils s'accrochent encore à leurs vieilles pierres ou qu'ils soient partis vers d'autres lieux, entendront jusqu'à leur dernier souffle, l'explosion qui, par une belle après-midi de septembre 1944 et à quelques heures à peine de la Libération, faucha tant de leurs parents et amis.

**Source bibliographique :** Article de Alain Collignon in "Jours de Guerre" N° 19. Editions du Crédit Communal de Belgique. Crédits photos : CEGES (photo 3), Livre de Peter Taghon "Belgique 44" via Bartiaux (photo 2)

### **Site internet :**

<http://www.ww2incolor.com/forum/showthread.php?p=131747>  
(photo 1)

## Le saviez-vous ?

Par Laurent Liégeois

### Hiro Onoda : le plus connu des soldats japonais caché

*« Il vous est absolument interdit de vous suicider. Cela peut prendre 3 ans, 5 ans, mais quoi qu'il advienne, nous reviendrons pour vous. Jusque là, même s'il ne vous reste qu'un soldat, vous devez continuer à le guider. Vous devrez peut-être vous nourrir de noix de coco. Si c'est le cas, nourrissez-vous de noix de coco ! En aucune circonstance, vous ne devez abandonner votre vie volontairement ! »*

C'est à cause de cet ordre qu'Hiro Onoda est devenu le soldat japonais « caché » le plus connu.



Le lieutenant Hiro Onoda, pendant la guerre et lors de sa « reddition ».

Hiro Onoda est né en 1922. En 1942, il effectue son service militaire. Lors de son parcours militaire, il devint officier et fut envoyé, le 26 décembre 1944 sur l'île de Lubang, dans les Philippines.

Il avait pour mission de lutter contre toute attaque ennemie sur l'île, avec comme ordre, comme décrit ci-dessus, de tenir coûte que coûte, de ne pas se rendre et de ne pas se suicider. Onoda prit cet ordre au pied de la lettre, lorsqu'en 1945, les troupes US bombardèrent puis prirent l'île, en tuant ou faisant prisonnier tous les soldats japonais présents.

Il s'enfuit en compagnie de 3 autres hommes (Yuichi Akatsu, Siochi Shimada et Kinshichi Kozuka) en restant persuadés que la guerre continuait ! Après la capitulation japonaise en 1945, qu'ils ignoraient, ils vécurent entre autres dans les montagnes, en attendant que leurs supérieurs viennent s'occuper d'eux comme promis. Akasu finira par se rendre aux forces philippines en 1950, tandis que Shimada, en 1954 et Kozuka, en 1972, furent tués lors d'échanges de coups de feu avec les Philippines, laissant donc Onoda seul sur l'île jusqu'en 1974, en vivant seul dans la jungle, attendant que ses supérieurs lui donnent l'ordre de capituler.

Celui-ci rejettera toute demande de reddition ou toute tentative de le convaincre que la guerre était terminée depuis 29 ans, croyant à une ruse de l'ennemi.

C'est à ce moment qu'entre en jeu Norio Suzuki, jeune japonais de 25 ans qui lors de ses pérégrinations (il parcourt le monde en stop), entend parler d'un certain « Long Hair », nommé ainsi par des indigènes de Lubang. Cette histoire l'intrigue et décide de retrouver ce « Long Hair ».

Il faut dire que, depuis des années, de multiples tentatives de retrouver Onoda ont échoué... et pour cause. Suzuki décide de ruser en jouant les touristes. Il plante sa tente en bordure de la jungle, où l'espace est suffisamment dégagé que pour voir... et être vu de loin.

Après quelques jours, se trouvant près de son feu, Suzuki entend une voix dans son dos, se retourne et se trouve face à face avec un soldat japonais qui pointe un fusil vers lui. Suzuki lui demande alors s'il est bien Onoda. Celui-ci lui répond par l'affirmative, mais refuse de se rendre. Cependant, l'atmosphère se détend et la conversation s'engage. Suzuki a alors la confirmation qu'il se trouve bien devant le lieutenant Hiro Onoda de l'Armée Impériale japonaise, envoyé en mission spéciale sur l'île depuis Décembre... 1944.

Mais la partie n'en est pas gagnée pour autant. Onoda refusera de se rendre sauf s'il en reçoit l'ordre de son supérieur hiérarchique.

Suzuki retourne au Japon, armé de photos de lui et d'Onoda, comme preuves de l'existence de ce dernier. Le gouvernement japonais put ainsi retrouver le major Taniguchi, le commandant d'Onoda, devenu libraire après la guerre. Taniguchi ira jusqu'à Lubang pour informer Onoda que la guerre était terminée, que le Japon avait été vaincu et lui ordonner de déposer enfin les armes !

<http://search.japantimes.co.jp/cgi-bin/fl20070116jk.html> : interview de Onoda

<http://history1900s.about.com/od/worldwarII/a/soldiersurr.htm>

<http://www.la-plume-et-lencrier.com/?Hiro-Onoda>

[http://en.wikipedia.org/wiki/Hiroo\\_Onoda](http://en.wikipedia.org/wiki/Hiroo_Onoda)

<http://damartriadi.wordpress.com/2008/08/15/hiro-onoda-a-true-soldier/>

[http://www.primitiveways.com/jungle\\_30\\_years.html](http://www.primitiveways.com/jungle_30_years.html)

<http://www.amazon.fr/No-Surrender-My-Thirty-Year-War/dp/1557506639>

# Les plaques d'identités dans l'US Army

Par Gérard dit... Medic

## Histoire:

Les premières plaques d'identité feront leur apparition, pendant la guerre civile américaine. Les recrues essayant déjà de trouver un moyen sûr d'identification de leur dépouille s'ils devaient mourir au combat. A cet effet, une étiquette en papier portant leur nom est souvent épinglée à une pièce d'uniforme. A défaut de directives officielle et d'une dotation quelconque, il devient bientôt pratique courante dans les deux camps d'acheter dans le commerce des disques de bronze ou de plomb portant des marquages estampés. En mai 1862, un citoyen du nom de John Kennedy offre de fournir gracieusement à chaque soldat de l'Union un disque d'identité en métal. Cette généreuse proposition est repoussée par les officiels et pour cette raison, des milliers de soldats seront inhumés anonymement, faute de renseignement.

Au cours de la guerre hispano-américaine, la croix rouge distribue aux soldats un disque d'identité portant l'indication du patronyme et la désignation de l'unité. Il semble que seuls en aient bénéficié les troupes quittant la côte ouest pour la zone du Pacifique. Ce n'est qu'en 1906 que l'armée reconnaît l'utilité des plaques d'identité, et la directive 204 du 20 décembre 1906 ordonne le port par tous les officiers et les hommes du rang, d'un disque d'aluminium portant leur patronyme, leur grade et la désignation de leur unité d'appartenance, à raison d'une plaque par soldat. Le modèle 1906 (FIG-1) sera de la même taille qu'une pièce d'un demi dollar en argent (31mm), porté autour du cou, suspendu par un petit trou, à un ruban ou à un lacet de cuir. Ces disques sont très rapidement surnommés "Dog tags" en raison de leur ressemblance avec les médailles dont le port était obligatoire sur les colliers de chiens américains.

Au cours de la première guerre mondiale, le disque d'identité (FIG-2) sera du modèle 1916 (35mm). Le 6 juillet 1916, la dotation est portée à deux disques.

## Photo

FIG-1 : Modèle 1906

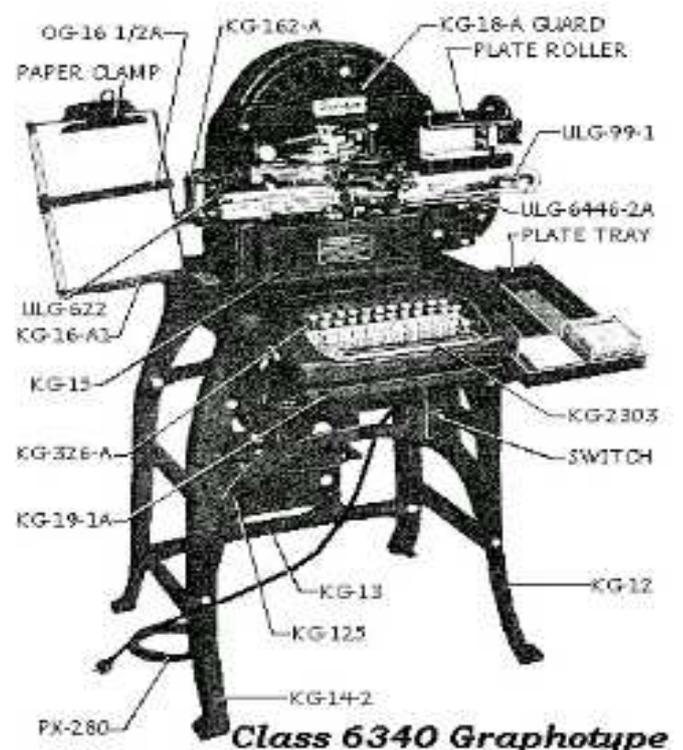


FIG-2 : A partir du 12 février 1918, le numéro de matricule figure sur les plaques

## La Dog Tag durant la seconde guerre mondiale :

Avec l'Europe toute entièrement impliquée dans une prochaine guerre mondiale, l'Amérique consciente qu'elle serait bientôt impliquée demande au War Department de se préparer à un futur accroissement des recrues. C'est alors qu'il se lance en octobre 1938, à une étude pour un nouveau d'identification Tag et lors de leurs recherches dans le milieu civil, ils découvrent qu'en 1937 un brevet a été déposé par the Addressograph-Multigraph Corporation de Cleveland Ohio "Brevet 2,092,026 enregistré le 7 septembre 1937", sur un système d'estampillage à froid de plaques de crédit pour le secteur des grands magasins. La conception de ce brevet intéresse au plus haut point US Army, de part l'idée d'estamper des informations sur une petite plaque métallique et de faible épaisseur.

Après de nombreux essais, un nouveau système de marquage sur plaque d'identité était sur le point d'être présenté, sous la spécification de l'US Army publiée du 15 février 1939, qui annule l'ancienne spécification N ° 1318, datant du 1er avril 1918 pour les plaques rondes d'identité. Une circulaire n° 151 datant du 12 décembre 1940 entérine la mise en place du nouveau système d'identification de par l'article \*AR 600-40. Ce changement interviendra au sein de l'armée le 15 février 1940, date à laquelle, la forme des Dog Tag "médailles de chien" devient rectangulaire à coins arrondis, sous la désignation officielle de TAG, IDENTIFICATION, M-1940 - N° de stock 74-T-60. Ce dessin a été rendu nécessaire pour l'emploi de la nouvelle machine à estamper "Graphotype FIG-3".



Graphotype type 6340 de la société Addressograph-Multigraph Corporation

Extrait de l'article \*AR 600-40 du 12 décembre 1940:  
 Changement dans l'AR 600-40 au 12 décembre 1940,  
 dépendant de la révision de l'AR 600-40 du 22 juin 1931.  
 Paragraphe 35: Tags, Identification.

a. - La dotation sera de deux identifications Tags en Monel pour toutes les incorporations dans l'armée. Les plaques devront être d'une longueur de 2 inches, d'une largeur de 1 1/8 d'inches et d'une épaisseur de 0,025 inch, dont les coins seront arrondis et avec les rebords lisses. Les Dog tags seront portés par chaque membre de l'armée en permanence et ne pourront être enlevées QUE TEMPORAIREMENT, lors de cas pouvant l'exiger ( Opération, hygiène corporelle .... sous accord d'un supérieur ) et leur présence pourra être contrôlé à tout moment par un officier lorsque le possesseur voyageant sur les transports de troupes ou civils, sur les champs de batailles ou de manoeuvres, ainsi qu'en garnisons; Une plaque sera suspendue autour du cou, sous les vêtements, par une corde ou un lacet de 40 inches dans sa longueur, et passé par le petit trou de la plaque, et la deuxième sera suspendus à 2-1/2 inches au-dessus de la première, sur la même corde ou du lacet, les deux tenu solidement en place par des nœuds.

b. - Chaque plaque aura une capacité de cinq lignes et sera estampée par une machine prévue à cet effet et suivant la nouvelle définition :

- 1er ligne: Prénom et Nom.- 2ème ligne: Numéro de matricule et groupe sanguin ( A, B, AB ou O).- 3ème ligne: Nom de la personne à prévenir.- 4ème ligne: Adresse de la personne à prévenir.- 5ème ligne: Ville et état de résidence de la personne à prévenir en cas d'urgence.

c. - Les plaques d'identification sont fournies comme une partie intégrante de l'uniforme et seront conservées dans la liste des effets de dotation de l'incorporé. Les plaques, estampées suivant la nouvelle définition, seront fournies à chaque membre de l'armée aussitôt leur entrée dans le service actif de l'armée. (A.G. 421 (12-3-40))

Suivant cette nouvelle circulaire du 12 décembre 1940, les premiers modèles seront confectionnés dans une tôle fine d'alliage cuivre nickel (Alliage non ferreux à base de 55% de nickel, 40% de cuivre et 5% d'acier, manganèse, silicone et carbone sous l'appellation de *Yellow-Monel* ), qui leurs donnent une couleur cuivrée. Malgré cette nouvelle directive, la conception des Dog Tags verra plusieurs changements s'opérer tout au long de la guerre, que ce soit sur le choix de la matière, compte tenu des matériaux représentant un caractère critique en approvisionnement ou sur les informations figurants sur les plaques.

**TAG, IDENTIFICATION, M-1940**  
**N° de stock 74-T-60**

La plaque est d'une longueur de 50mm, d'une largeur de 28mm et de 6/10ème d'épaisseur avec les rebords arrondis. A une extrémité, la plaque présente un trou pour recevoir une chaînette, un cordon ou un lacet et l'autre extrémité présente une encoche, permettant de positionner la plaque dans la machine à estamper, mais aussi pour la fixer sur les cercueil en bois réglementaire. Les troupes du service des sépultures (Graves registration service) lui trouvèrent également d'autres usages, comme de recevoir un second clou pour la fixation sur la croix en bois ou de pouvoir bloquer la plaque dans la mâchoire du mort lors de son enterrement.



Plaque d'identité en Yellow-Monel, donnant un aspect cuivré

**Estampillage suivant le règlement (AR 600-40) du 12 décembre 1940**

- 1er ligne: Prénom et Nom.
- 2ème ligne: Numéro de matricule et groupe sanguin ( A, B, AB ou O).
- 3ème ligne: Nom de la personne à prévenir.
- 4ème ligne: Adresse de la personne à prévenir.
- 5ème ligne: Ville et état de résidence de la personne à prévenir en cas d'urgence.



**Fig-4 : Plaque ayant appartenue à une Nurse (Infirmière) comportant la nouvelle numérotation.**

L'armée devant un nombre grandissant de recrutement, décide en juillet 1940, de la mise en place d'un nouveau système de numérotation de par une séquences entières de numéros, désignant la catégorie dont relève le soldat et sa région militaire dans laquelle il a été appelé, tout en conservant le système des lettres, suivis du numéros matricules, attribuées aux Warrant Officers, aux Officiers du Quartermaster, ainsi qu'aux Nurses, adoptées en mai 1921. Les matricules des officiers sont établis à partir de juin 1921 et ils commencent par le



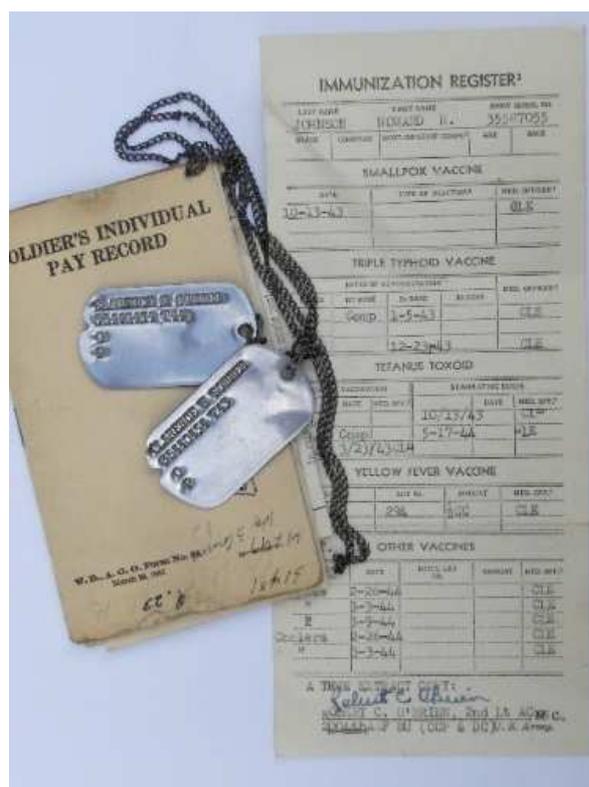
préfixe "O", suivra de nombreux autres pendant le conflit; "W" pour les Warrant Officers, "T" pour les Flight Officers, "L" pour les Officers WAC, "N" pour les Nurses (FIG-4), "V" pour les Warrant Officers de WAC, "A" pour les membres des WAC, "R" pour les diététiciens et "M" pour les Assistants thérapeutes.

| Nouvelle numérotation à partir de juillet 1940 |                         |
|--|-------------------------|
| <b>Armée d'active</b>                          |                         |
| First corps Aera.....                          | 11.000.000 à 11.999.999 |
| Second corps Aera.....                         | 12.000.000 à 12.999.999 |
| Third Corps Aera.....                          | 13.000.000 à 13.999.999 |
| Fourth Corps Aera.....                         | 14.000.000 à 14.999.999 |
| Fifth Corps Aera.....                          | 15.000.000 à 15.999.999 |
| Sixth Corps Aera.....                          | 16.000.000 à 16.999.999 |
| Seventh Corps Aera.....                        | 17.000.000 à 17.999.999 |
| Eighth Corps Aera.....                         | 18.000.000 à 18.999.999 |
| Ninth Corps Aera.....                          | 19.000.000 à 19.999.999 |
| Hawaiian Departement.....                      | 10.100.000 à 10.199.999 |
| Panama Canal Departement.....                  | 10.200.000 à 10.299.999 |
| Philippine Departement.....                    | 10.300.000 à 10.399.999 |
| Puerto Rican Departement.....                  | 10.400.000 à 10.499.999 |
| <b>Garde Nationale</b>                         |                         |
| First corps Aera.....                          | 20.100.000 à 20.199.999 |
| Second corps Aera.....                         | 20.200.000 à 20.299.999 |
| Third Corps Aera.....                          | 20.300.000 à 20.399.999 |
| Fourth Corps Aera.....                         | 20.400.000 à 20.499.999 |
| Fifth Corps Aera.....                          | 20.500.000 à 20.599.999 |
| Sixth Corps Aera.....                          | 20.600.000 à 20.699.999 |
| Seventh Corps Aera.....                        | 20.700.000 à 20.799.999 |
| Eighth Corps Aera.....                         | 20.800.000 à 20.899.999 |
| Ninth Corps Aera.....                          | 20.900.000 à 20.999.999 |
| Hawaiian Departement.....                      | 20.010.000 à 20.019.999 |
| Puerto Rican Departement.....                  | 20.020.000 à 20.029.999 |
| <b>Appelés</b>                                 |                         |
| First corps Aera.....                          | 31.000.000 à 31.999.999 |
| Second corps Aera.....                         | 32.000.000 à 32.999.999 |
| Third Corps Aera.....                          | 33.000.000 à 33.999.999 |
| Fourth Corps Aera.....                         | 34.000.000 à 34.999.999 |
| Fifth Corps Aera.....                          | 35.000.000 à 35.999.999 |
| Sixth Corps Aera.....                          | 36.000.000 à 36.999.999 |
| Seventh Corps Aera.....                        | 37.000.000 à 37.999.999 |
| Eighth Corps Aera.....                         | 38.000.000 à 38.999.999 |
| Ninth Corps Aera.....                          | 39.000.000 à 39.999.999 |
| Hawaiian Departement.....                      | 30.100.000 à 30.199.999 |
| Panama Canal Departement.....                  | 30.200.000 à 30.299.999 |
| Philippine Departement.....                    | 30.300.000 à 30.399.999 |
| Puerto Rican Departement.....                  | 30.400.000 à 30.499.999 |
| <b>Personnels féminins</b>                     |                         |
| First corps Aera.....                          | 100.000 à 199.999       |
| Second corps Aera.....                         | 200.000 à 299.999       |
| Third Corps Aera.....                          | 300.000 à 399.999       |
| Fourth Corps Aera.....                         | 400.000 à 499.999       |
| Fifth Corps Aera.....                          | 500.000 à 599.999       |
| Sixth Corps Aera.....                          | 600.000 à 699.999       |
| Seventh Corps Aera.....                        | 700.000 à 799.999       |
| Eighth Corps Aera.....                         | 800.000 à 899.999       |
| Ninth Corps Aera.....                          | 900.000 à 999.999       |

| Les régions militaires   |
|--|
| <b>First corps Aera:</b> Maine, N.Hampshire, Vermont, Rhode Is, Connecticut.                                     |
| <b>Second corps Aera:</b> N.Jersey, Delaware, N.York.  |
| <b>Third Corps Aera:</b> Pennsylvania, Maryland, Viginia, D.Colombia   |
| <b>Fourth Corps Aera:</b> N.Carolina, S.Carolina, Georgia, Florida, Alabama, Tennessee, Mississipi, Louisiana.   |
| <b>Fifth Corps Aera:</b> Ohio, W.Virginia, Indiana, Kenticky.  |
| <b>Sixth Corps Aera:</b> Illinois, Michigan, Wisconsin.  |
| <b>Seventh Corps Aera:</b> Missouri, Kansas, Arkansas, Iowa, Nesbraska, N.Dakota, S.Dakota.                      |
| <b>Eighth Corps Aera:</b> Texas, Oklahoma, Colorado, N.Mexico, Azizona   |
| <b>Ninth Corps Aera:</b> Washington, Oregon, Idaho, Montana, Wyoming, Utah, Nevada, Arizona, California, Alaska. |

## Première modification

Le 20 juin 1941, l'Office of chief of Chaplain (Aumônerie militaire) demande à l'autorité militaire américaine, qu'il soit indiqué de par une lettre, sur les plaques d'identification, la religion du soldat. Cette modification, fera l'objet d'une adjonction à l'article AR 600-40 le 10 novembre 1941, par l'estampillage après la Ville et état de résidence de la personne à prévenir en cas d'urgence, d'une lettre (P, C ou H) pour la religion du porteur. La lettre P étant attribuée à la confession Protestante, le C pour les Catholique et le H pour les Hébreux. A cette modification, et à la demande du Medical Department, il y sera aussi ajouté sur toutes les plaques un "T" suivi de deux chiffres après le numéro d'identification, pour indiquer l'année du vaccin antitétanique ( *Tetanus Toxoid* ), afin que les service de santé puissent rapidement effectuer une injection en cas de nécessité. Avant cette date, les militaires avaient obligation de porter sur eux leur carnet (FIG-5) de vaccinations ( *Immunization Register - W.D., MD. Form N°81* ) inclus dans le livret de solde ( *Individual's Service Record - W.D., A.G.O. Form N°24* )



**FIG-5 Photo Immunization Register et Individual's Service Record**

Le règlement du 10 novembre 1941 (AR 600-40) ordonne aussi le changement du matériau employé pour les plaques d'identité en faveur d'une modification du Yellow-Monel, par l'augmentation du pourcentage de Nickel dans la conception (Alliage non ferreux à base de 65% de nickel, 20% de cuivre et 15% d'acier, manganèse, silicone et carbone) qui deviendra le White-Monel avec un aspect beaucoup plus brillant et de part l'augmentation du nickel, permettant d'éviter l'oxydation par le Vert de gris des plaques en milieux humides.



Plaque d'identité en White-Monel, faisant pensée à son aspect à de l'aluminium.

**Estampillage suivant le règlement (AR 600-40) du 10 novembre 1941**

- 1er ligne: Prénom et Nom.
- 2ème ligne: Numéro de matricule, suivi d'un T et de deux chiffres pour indiquer l'année du vaccin antitétanique, l'indication d'une seconde date concerne la mention d'un rappel de vaccination et groupe sanguin (A, B, AB ou O).
- 3ème ligne: Nom de la personne à prévenir.
- 4ème ligne: Adresse de la personne à prévenir.
- 5ème ligne: Ville et état de résidence de la personne à prévenir en cas d'urgence, suivi d'une lettre (P, C ou H) pour la religion du porteur.

## Deuxième modification

A partir du 20 juillet 1943 une autre modification de l'AR 600-40 aura lieu, par la suppression des informations sur le nom et adresse de la personne à prévenir, qui avait pour but de protéger les proches en cas de capture du soldat. Les deux premières lignes de la plaque restent les mêmes, hormis que l'indication de la religion et à raison de place disponible, certaines plaques sont embouties avec la désignation de la

religion en toutes lettres (**FIG-6**). Les Israélites servant sur les théâtres d'opérations européens se dispensèrent de cette possibilité.



**FIG-6** Plaque avec la désignation de la religion en toutes lettres

Au cours de cette modification du 20 juillet 1943, il y sera annoté que le système de suspension des plaques sera standardisé par la dotation d'une chaîne en monel avec deux fixations de plaques par fermoir de type "J" en métal argenté (définissant le dessin du fermoir **FIG-7**), par incorporation. Elle sera d'une dimension de 40 inches et les deux fermoirs seront distants de 2,1/2 inches pour le port des deux plaques. Suivant le Supply Catalog de 1943, cette chaîne portera la désignation de *NECKLACE & EXTENSION* sous le N° de Stock. *74-N-300*.



**FIG-7** Détail du système de fermoir type J des Necklaces de dotation

Le White-Monel a été utilisé comme un standard au milieu des l'année 1941, mais vers la fin 1942, en raison d'une forte mobilisation de l'industrie pour les forces armées, il est apparu un manque de laiton et de monel. C'est alors que l'armée dû regarder pour une autre solution. C'est au début de l'année 1943, que l'acier inoxydable est devenu la matière de remplacement. Bien que l'acier soit lui aussi dans les matières critiques, mais étant toujours disponible, en comparaison des autres matériaux. Ce n'est qu'au début de 1944, que la

distribution ne sera effectuée qu'avec des plaques et les Necklaces FIG-8, en acier inoxydable.



**FIG-8** Détail du système de fermoir type J des Necklaces en acier inoxydable

mondiale, l'utilisation des plaques en cuivre-nickel dans les différentes versions d'emboutissage, jusqu'à l'épuisement des stocks. Elles seront totalement supprimées en 1945 et interdites à l'utilisation par l'armée.

Au cours de l'année 1944, de nombreuses firmes se lancèrent dans la fabrication de chaîne, suivant les dimensions standards de l'armée, pour répondre à la demande des GI's pour un modèle moins représentatif du modèle de dotation. Ils seront rapidement fournis en quantité dans les mess ( PX's ) et seront présents en quantité sur les différents théâtres d'opération.



**FIG-9** Sachet recto-verso d'une chaîne à boule fabriquée par The Bead Chain MFG Co. Bridgeport Connecticut et datée de 1944.

Plaque d'identité en d'alliage cuivre-nickel  
"Yellow-Monel" adopté en 1940

**Estampillage suivant le règlement (AR 600-40)  
du 20 juillet 1943**

- 1er ligne: Prénom et Nom
- 2ème ligne: Numéro de matricule, suivi d'un T et de deux chiffres pour indiquer l'année du vaccin antitétanique, l'indication d'une seconde date concerne la mention d'un rappel de vaccination et groupe sanguin ( A, B, AB ou O).
- 3ème ligne: Lettre pour la religion du porteur ( P, C ou H).



**FIG-10** Chaîne à boule avec son extension

Comme le montre la plaque ci dessus, l'utilisation d'ancien stock de plaques d'identité ont eu lieu tout au long de la guerre, en raison de l'évolution continue dans l'industrie en temps de guerre, les manques de métaux ou d'alliages sont apparus plusieurs fois et l'armée eu à utiliser des Dog Tags en Yellow-monel. Il persistera tout au long de la seconde guerre

Ce modèle de chaîne à boules (FIG-9) non standardisé était vendu dans les PX's. Comportant deux chaînes (FIG-10) à fermoir d'une dimension de 32 inches pour la plus grande et de 8 inches pour l'extension. Ce modèle sera adopté en 1945 par l'armée comme un standard de Dog Chain au sein de son armée sous le code M1945 Necklace - Identification Tag with Extension.



Autres modèles sur présentoir vendus dans les PX's, fabriqués en cordon de rayonne aux couleurs de l'arme ou du service. ( à droite Quartermaster Corps et à gauche Warrant officers )

### Troisième modification

Cela sera la dernière modification qui sera effectuée au cours de la guerre le 31 mars 1944 et cela jusqu'en avril 1946. Les deux premières lignes de la plaque restent les mêmes, sauf pour le nom patronymique qui sera désormais placé avant le prénom.



Plaque d'identité en acier inoxydable "Stainless" adopté en 1943

**Estampillage suivant le règlement (AR 600-40) du 31 mars 1944 à Avril 1946**

- 1er ligne: Nom et prénom
- 2ème ligne: Numéro de matricule, suivi d'un T et de deux chiffres pour indiquer l'année du vaccin antitétanique, l'indication d'une seconde date concerne la mention d'un rappel de vaccination et groupe sanguin ( A, B, AB ou O).
- 3ème ligne: Lettre ou texte pour la religion du porteur ( P, C ou H).

A la fin du conflit européen ( le 8 mai 1945 ), l'armée a incorporé plus de 8 millions d'hommes et de femmes, et produit autant de Dog tag pour l'ensemble de son personnel. Sur l'ensemble des champs de batailles et d'après les registres du Graves registration service, ce nouveau système de d'identification, aura permit d'identifier 96,5% des morts au combat, alors qu'en 1918, le taux n'était que de 76,5%. Ce système de Dog Tag adopté durant la seconde guerre mondiale est toujours en activité dans les corps de l'armée américains.

## Chroniques d'un village\* de l'Oise pendant la guerre

Par Jean Cotrez

### 3 septembre 1939 : déclaration de guerre.

On demande à la population d'obscurcir les fenêtres pour que les avions ne repèrent pas les villages. On voit donc les carreaux se colorer de blanc ou de bleu. Des hommes français, incorporés dans la défense passive passent pour contrôler la bonne occultation des lumières. Si ce n'était pas le cas ils frappaient au carreau pour nous rappeler à l'ordre.

Le 21 mai 1940 Précy est bombardé. La mairie et 6 maisons sont touchées. On compte une victime. On demande alors à la population de quitter le village. Les valises sont préparées en hâte avec le strict minimum et tous se retrouvent sur les routes comme tous ceux que nous avons vu traverser Précy en provenance du Nord et de la Belgique.

Pour la majorité des gens l'exode débute les 20 et 21 mai 1940. Une pluie battante est au rendez-vous et rend le départ encore plus triste.

Début juillet les Précéens rentrent dans leur village. Il est quasiment vide, pas de boulanger, pas de commerce. Les Allemands se sont installés dans les plus belles propriétés.

Pour certains le retour s'annonce difficile. Ainsi le garagiste retrouve sa maison bombardée et le résultat est que la maison s'étant effondrée, elle a perdu 1 étage. Ce bombardement est malheureusement l'œuvre involontaire de troupes françaises qui occupaient un blockhaus de la ligne Chauvineau à la lisière du bois des boulots. Leur rôle était d'interdire ou du moins de retarder le franchissement de l'Oise par l'ennemi. Ayant repéré un convoi allemand à proximité du village, ils ont ouvert le feu. Malheureusement une erreur de visée a entraîné la destruction de 3 maisons, dont celle de notre garagiste.

Après réparation des dégâts, il a repris son activité et l'essence étant devenue rare, il s'est reconverti dans l'installation de gazogènes.

La vie à la campagne était quand même moins dure qu'à la ville. Certains travaillaient à la ferme pour obtenir un peu de lait, de beurre ou quelques œufs. Chacun avait un coin jardin où topinambours, fèves et rutabagas proliféraient pour remplacer les pommes de terre devenues une denrée rare. Certains cultivaient quelques pieds de tabac. Un ouvrier dans une ferme avait

même fabriqué une machine et le fermier ajoutait au tabac de la coumarine qui donnait au mélange un parfum qui rappelait le tabac à pipe hollandais.

Beaucoup de foyers élevaient aussi des lapins, des poules et même des cochons, souvent appelés « Adolphe » ! Nombres d'habitants, quand ils en avaient la possibilité faisaient des abris dans leurs jardins afin de palier les risques liés aux bombardements. Ils se disaient que se réfugier dans leur cave faisait courir le risque de se retrouver enseveli sous un ou deux étages. L'abri était en fait une tranchée recouverte de tôles et de terre avec 2 entrées. Ainsi si une était obstruée, on pouvait toujours utiliser l'autre.

A partir d'octobre 1940, les tickets de rationnement touchent tout. L'alimentation bien sûr, mais aussi l'habillement, les chaussures, le charbon. Les mamans détricotaient les lainages, les re-tricotèrent et les reteignaient. A l'école primaire, on tricotaient des carrés de 10cm de côté pour faire des couvertures que l'on envoyait aux prisonniers. Les papas réparaient les galoches, chaussures à semelles de bois et clouaient des bandes de pneus pour éviter l'usure.



Le blockhaus d'où est parti le « coup malheureux »

Les coupures d'électricité et de gaz étaient monnaie courante.

De plus l'occupant avait instauré un couvre feu. Les ausweis étaient indispensables pour les personnes travaillant de nuit ainsi que pour certaines occasions particulières. Ainsi la fête suivant un mariage devait faire l'objet d'une demande spéciale délivrée par la kommandantur afin de pouvoir poursuivre un peu la fête dans la nuit!

Le garde champêtre passait dans le village pour annoncer les aliments disponibles chez les commerçants. Une année tous les enfants des écoles étaient partis dans les champs de pommes de terre munis d'une boîte en fer pour faire la chasse aux doryphores. Chaque enfant prenait une ligne de la plantation, ramassait les bestioles et en arrivant au bout du champ, il vidait sa boîte dans une grande gamelle où ils étaient impitoyablement brûlés !

L'occupant marquait bien sa présence, comme pour rappeler à ceux qui l'auraient oublié, qu'ils étaient chez eux. Chars stationnés sur le terrain de football et manœuvres régulières sur la place du village.

Une propriété du centre du village a vu passer plusieurs régiments de l'armée d'occupation. Parmi ceux-ci, un régiment du train, un régiment de chars, un de batterie anti-aérienne et enfin un régiment de pontonniers dans le but de créer une école ! Le 31 mai 1944, ces derniers faisaient un exercice à côté du pont du village enjambant l'Oise. Est-ce ce qui était visé ? Toujours est-il qu'un avion très haut dans le ciel a lâché une seule bombe soufflante qui n'a causé qu'une sorte de petit entonnoir mais qui a cassé toutes les vitres et ouvert toutes les portes du coin en tombant sur un hangar en tôle ondulée d'une ferme proche du pont.



Pont de Précý enjambant l'Oise, saboté par les Allemands en 1944



fig 3 : le même pont de nos jours

### Où l'on sauve un aviateur américain :

1944, un matin de mai, bombardement sur Précý. Tout le monde se dirige vers un abri creusé dans la terre au milieu des champs. Ayant devancé les autres Héléne découvre un homme couché sur le banc de l'abri. L'homme bondit et sort de sa chemise une plaque d'identité et de sa poche un petit dictionnaire et montre le mot « Américain ». Les gens travaillant dans les champs alentour, voire même des Allemands vont arriver ici pour se mettre à l'abri. Aidée de 2 copines, Héléne décide de tenter de sauver l'aviateur. L'une d'elle court chercher un pardessus afin de dissimuler l'uniforme de pilote. En compagnie des 3 jeunes filles, notre

homme se met à l'abri dans une cabane de pêcheurs sur les bords de l'Oise en attendant la fin de l'alerte.

Héléne va voir Mme Brahmi, épouse du docteur du même nom (juif et en fuite), qui parlait parfaitement l'Anglais. C'est ainsi que l'on apprend que l'aviateur s'appelait Orain Chambuay, qu'il habitait New York et qu'il avait sauté de son appareil touché par la DCA. Atterri au Bourget, il avait marché plusieurs jours avant d'arriver à Précý. Héléne possède un hôtel à Précý qui a été réquisitionné par l'occupant et sert de Kommandantur. Impossible donc d'héberger « Lulu » puisque c'est le surnom qu'elles ont donné à l'aviateur !

Lulu sera donc caché chez Mme Brahmi, jusqu'au passage de son mari qui, considérant les risques, s'oppose à ce que cette situation perdure. Il n'y a plus d'autre choix que de faire entrer Lulu dans la Kommandantur ! Chaque porte étant gardée par une sentinelle, il faut passer par les fenêtres et ce de nuit bien entendu. Lulu se cache au fond du jardin. La nuit venue on dresse une échelle contre le mur et Lulu pénètre dans une chambre du 2<sup>ème</sup> étage. Il y restera 20 jours, jusqu'à ce que le maire de l'Isle Adam vienne faire ses adieux à Héléne : il part chez sa fille en province. Or, celle-ci a déjà recueilli 11 parachutistes américains et qu'ils vont aider à faire rapatrier. Il suffit donc qu'il emmène Lulu et le tour est joué ! Oui mais les sentinelles...

Un maraîcher arrive en camion pour fournir les cuisines de la Kommandantur. L'occasion est trop belle. Héléne « embauche » la sentinelle de la porte principale afin d'aider à décharger les cageots de légumes. Pendant ce temps Lulu monte dans la cabane.

C'est ainsi qu'Orain Chambuay, aviateur américain, regagna New York, grâce à l'aide d'une jeune femme qui a eu le courage d'aider cet allié, au péril de sa vie.

### Où l'on survit à un bombardement :

Le drame du village de Précý, nullement stratégique par lui-même, à part le pont enjambant l'Oise, est dû à sa proximité avec le village de St Leu d'Esserent, distant de 3-4 Km à vol d'oiseau et surtout à ses carrières où étaient assemblés puis expédiés vers leurs sites de lancement les redoutables V1. Toutes les bombes ayant été déversées sur le village étaient en fait destinées à ce site sensible. Le peu de précision des bombardiers de l'époque a fait le reste.

Le samedi 5 août 1944 donc, comme chaque année à la ferme, ouvriers et patron fêtent la fin des moissons. Vers 12h15, première alerte. Un habitant repère les redoutables fusées rouges larguées par les avions « éclaireurs » balisant la zone de bombardement. « Cette fois, c'est pour Précý ! ».

Témoignage : « Nous abandonnons notre repas pour courir nous réfugier dans la cave voûtée et étayée et de plus, munie d'une sortie de secours. Cette première vague de bombardiers pilonne St Leu d'Esserent comme d'habitude ! »

Dès la fin de l'alerte, nous remontons. Mais immédiatement une seconde alerte. Il est 12h30. Cette seconde vague va détruire toute une partie de Précý, dont notre quartier. Trompés par la fumée blanche de la carrière de chaux de Précý, les aviateurs vont lâcher leurs bombes sur nous ! 3 bombes tombent dans la cour de la ferme détruisant étables, écuries, laiterie et endommageant notre maison. En sortant de la cave, c'est une vision d'apocalypse.

Les poules sont noyées dans le fuel. La cuve avait été projetée en l'air et était retombée au milieu de la cour. Le taureau et un de nos chiens sont morts. Les vaches en pâture sont sauvées.

Dès la fin de l'alerte, les Précéens accourent pour porter secours. Bilan de ce bombardement : 12 victimes, 1.200 bombes dont certaines à retardement qui ont continué d'exploser pendant toute l'après-midi, 17 immeubles détruits et 80 endommagés.



Notre maison, quant à elle n'ayant plus ni carreaux ni toiture et la cour n'étant qu'un amas de gravats, mon père décide de partir. Notre jument Rosalie, sortie indemne de son écurie, nous emmènera à St Souplets chez mon oncle, où nous vivrons la libération.

Précy sur Oise sera libéré par le 120<sup>ème</sup> IR de la 30<sup>ème</sup> division US le 31 août 1944.

\* : Précy sur Oise est situé au sud du département de l'Oise, à quelques kilomètres de Chantilly et Creil. Ces quelques lignes sont extraites d'une plaquette éditée en mai 2006 par l'association « Précy au fil du temps », basée sur les témoignages des personnes ayant vécu les événements relatés. Reproduction faite avec l'aimable autorisation de sa présidente.

Les photos d'époque proviennent du site internet de l'association qui porte le même nom.

Les photos actuelles sont de l'auteur.

Entrée principale des carrières de St Leu d'Esserent après un bombardement



Rue Watteau après le bombardement



Rue Watteau de nos jours

# Madame Armelle Mabon

Par Daniel Laurent

Débutant sa carrière comme Assistante Sociale, Madame Armelle Mabon s'intéresse très rapidement à l'Histoire et obtient en 1990 sa Maîtrise en AES (Administration Économique et Sociale) en traitant des services sociaux « en trompe-l'œil » de Vichy. Après un Doctorat d'Histoire en 1998, toujours sur un thème social, elle est formatrice à l'Institut régional du travail social (IRTS) de Bretagne, aujourd'hui Maître de conférences à l'Université Bretagne-Sud (Lorient), et a consacré d'importants travaux aux « Frontstalags ».



Madame Armelle Mabon

Les Frontstalags sont ces camps de prisonniers capturés par les Allemands durant la Seconde Guerre mondiale mais implantés à l'extérieur du Reich ; ils étaient situés essentiellement en France et étaient destinés aux soldats prisonniers issus des colonies françaises. On en dénombre, en avril 1941, 22 sur le territoire occupé qui recueillent environ 69 000 "indigènes" : près de 50 000 Nord-Africains, 16 000 Sénégalais, les autres se répartissant selon les engagements (Malgaches, Antillais, Indochinois, etc.).

Par le jeu combiné des libérations effectuées pour des raisons diverses (accords politiques, maladies, inaptitude au travail), et en raison des décès et de quelques évasions, le chiffre des prisonniers passe à 44 000 en mars 1942 et à 37 000 en mai 1943.



Frontstalag

Ce sujet à la fois historique et social l'a menée, outre la publication de plusieurs articles et sa participation à un documentaire historique, à l'achèvement de son dernier ouvrage, *Les prisonniers de guerre "indigènes", Visages oubliés de la France occupée*.

Madame Mabon a aimablement accepté de répondre à nos questions, qu'elle en soit ici remerciée.

**Histomag'44** : Qu'est ce qui vous a amenée à quitter votre carrière dans le domaine social pour vous orienter vers l'histoire ?

**Armelle Mabon** : *Alors que je travaillais comme assistante sociale en entreprise, j'ai dû défendre ma déontologie professionnelle, ce qui m'a valu d'être licenciée. Ayant traité ma collègue de « collabo » - elle avait transmis tout le courrier des deux assistantes sociales au directeur des ressources humaines - je me suis donc interrogée sur l'attitude de mes aînées durant la Seconde Guerre mondiale en partant de ce préjugé qu'elles avaient été des bonnes pétainistes, sans courage et que la profession souffrait d'ostracisme depuis cette époque. Evidemment, en les rencontrant, je me suis vite rendue compte que je me fourvoyais et que, bien au contraire, elles avaient été pour la plus grande majorité des résistantes sans pour autant appartenir à des réseaux ou des mouvements. A la libération, elles se sont tuées et ont été considérées comme des héritières d'un régime déchu... Cette profession est toujours confrontée à ce passé qui ne passe pas. Grâce à ce travail de recherche englobant une étude sur les ordres professionnels (bien que syndiquée à la CGT je suis favorable aux ordres professionnels et pour cause !), j'ai été encouragée à poursuivre un troisième cycle en Histoire militaire et études de défense avec Jules Maurin. Grande chance pour moi de l'avoir eu comme directeur de thèse. J'avais attrapé un virus : celui de la recherche alors que rien ne me prédisposait à continuer. J'ai donc soutenu une thèse tout en poursuivant mon activité salariée d'assistante sociale. Ce double parcours était tout simplement vital. L'un soutenant l'autre. Avec ce travail sur les assistantes sociales au temps de Vichy, j'avais trouvé des réponses à une souffrance professionnelle. Je n'ai jamais envisagé une carrière universitaire après la thèse mais je souhaitais travailler dans un domaine où je pouvais poursuivre cette passion nouvelle. J'ai alors pris le risque de quitter mon entreprise - j'avais replongé dans le même domaine - avec le plan social et me retrouver au chômage. J'ai vite compris qu'un doctorat en histoire n'était pas le sésame pour une réorientation professionnelle. A mon grand étonnement j'ai été qualifiée pour passer les concours de maître de conférences et avant de réussir un concours j'ai mis sur pied en Bretagne le Diplôme supérieur en Travail social. Cette expérience avec des travailleurs sociaux en reprise d'étude a été très riche. Dès que j'avais du temps, je poursuivais ma recherche sur les prisonniers de guerre coloniaux et nord-africains, entamée avant même la soutenance de ma thèse et pour laquelle j'ai obtenu une bourse du centre national du livre. Coutumière des « Pas de côté », j'ai privilégié l'écriture d'un documentaire avant le livre qui s'est vite révélé après comme indispensable. Mais le chantier était bien plus colossal que prévu. Dans le nouveau jargon universitaire, je pouvais paraître comme une chercheuse inactive alors que je n'ai pas cessé de chercher, mais je fais l'éloge de la lenteur.*

**HM** : Vos sujets de recherches historiques restent orientés vers des domaines sociaux. Déformation professionnelle ou passion personnelle ?

**A.M.** : *Il me semble que mon passé d'assistante sociale m'a aidée à rencontrer les plus oubliés de l'histoire contemporaine, ceux dont on ne parle jamais et auxquels les historiens du*

sérait n'ont pas jugé opportun de s'intéresser. La captivité n'est pas un sujet suffisamment glorieux pour l'histoire militaire, alors traiter de prisonniers « indigènes » encore moins. Je crois effectivement que j'ai une propension à faire sortir de l'ombre ceux qui ont été victimes de jugements arbitraires, d'injustice flagrante.

**HM :** Votre livre représente-t-il la conclusion de vos travaux quant aux « Indigènes » ? Si oui, les lecteurs d'Histomag'44 seraient intéressés à savoir vers quel domaine historique vous allez maintenant vous orienter.

**A.M. :** *Je vais avoir beaucoup de mal à quitter ces hommes et ces femmes qui m'ont habitée durant 13 ans. Ils méritent encore de l'attention et que leur histoire soit connue du grand public. Donc je rêve d'en faire une fiction. Sinon, j'œuvre pour la mémoire de Germaine Tillon, de son engagement et de ses combats et, dans ce cadre, j'envisage de reprendre une recherche sur les centres sociaux et le monde colonial.*

**HM :** Il semblerait que la France se livre de nos jours à une sorte de repentance au sujet de notre passé colonial qui, parfois et en particulier pour ce qui concerne l'Algérie, prend des tournures aux airs masochistes, comme si nos anciens coloniaux n'étaient en fait que des criminels. N'avez-vous pas le sentiment de participer avec votre ouvrage à cette auto-flagellation ?

**A.M. :** *Je ne me sens pas concernée par ce débat.*

**HM :** La sortie du film « Les Indigènes » a généré quelques polémiques dans les milieux qui s'intéressent à l'histoire. Qu'en avez-vous pensé ?

**A.M. :** *Je ne trouve pas normal que ce soit un film qui incite un gouvernement et un président de la République à revoir une décision politique : la décrystallisation des pensions. Mais il faut croire que les images ont parfois plus de forces que des mots ou des discours. Pourtant, le livre d'histoire qui met en avant toute la rigueur scientifique peut avoir autant d'impact.*

**HM :** Une question que les lecteurs d'Histomag'44 ne se posent plus mais qui leur est souvent posée par leur entourage : Mais quelle est l'utilité de passer son temps à étudier toutes ces « vieilleries » ?

**A.M. :** *En deux mots : pour la dignité et la responsabilité (y compris et surtout 60 ans plus tard). C'est différent de la repentance !*

**HM :** Si vous avez pu parcourir notre forum et quelques Histomag'44, que pensez-vous d'une professionnelle comme vous des initiatives de ces internautes qui sont, certes, des passionnés mais aussi des amateurs ?

**A.M. :** *J'ai découvert votre site récemment, mais pendant toutes mes recherches « têtues », j'ai eu des aides précieuses d'historiens locaux, de passionnés et de personnes qui ont fait bien plus que leur mission professionnelle. Il me semble qu'Histomag'44 fonctionne avec ce talisman « aller jusqu'au bout ». Alors, pourquoi avoir des complexes ? Je suis historienne – chercheuse en histoire me conviendrait mieux - mais pour beaucoup de « professionnels » de l'histoire, je resterai une non historienne parce que j'ai un parcours atypique et le milieu universitaire n'est pas toujours si ouvert à la diversité et aux multiples richesses (dont celles des historiens amateurs et passionnés).*

**Les prisonniers de guerre "indigènes", Visages oubliés de la France occupée**, éditions La Découverte, 21/01/2010, Hors collection Histoire – 300 pages – 24 €. **A paraître en janvier 2010.**

Après la débâcle de juin 1940, les combattants de l'armée française sont faits prisonniers. Tandis que les métropolitains partent pour l'Allemagne, les prisonniers coloniaux et nord-africains prennent le chemin des *frontstalags* répartis dans la France occupée. En avril 1941, près de 70.000 hommes sont internés dans vingt-deux *frontstalags*. Ces prisonniers nouent des contacts singuliers tant avec l'occupant qu'avec la population locale qui les reconforte, voire, les aide à gagner les maquis ou la zone Sud. Lorsqu'en janvier 1943 le gouvernement de Vichy accepte de remplacer les sentinelles allemandes par des cadres français, ils se sentent trahis. À la Libération, leur retour en terre natale, parfois très tardif, s'accompagne de nombreux incidents dont celui, particulièrement grave et meurtrier, survenu à Thiaroye, près de Dakar, en décembre 1944 – l'armée française fait trente-cinq morts et autant de blessés parmi des « tirailleurs sénégalais » sous prétexte qu'ils se sont mutinés pour obtenir leurs droits d'anciens prisonniers de guerre. Un drame où se mêlent l'injustice et le déni d'égalité sur fond de réformes politiques attendues par les populations.

Depuis peu, une petite poignée d'historiens américains s'intéressent à l'histoire des prisonniers coloniaux. En France, la captivité des combattants d'outre-mer n'a suscité aucune recherche d'envergure. Des spécialistes de la Seconde Guerre mondiale ou de l'histoire coloniale n'en ont qu'une connaissance partielle, voire altérée. Il fallait donc une historienne au parcours atypique pour faire sortir de l'ombre cette histoire volontairement occultée par le monde politique. Armelle Mabon a découvert l'histoire de ces hommes en consultant les cartons d'archives privées d'une ancienne assistante sociale du service social colonial à Bordeaux. Elle a donc travaillé sur un terrain jusque-là resté en friches, faisant le choix de traiter la captivité de tous les ressortissants de l'empire colonial

#### **Bibliographie :**

*Les prisonniers de guerre "indigènes", Visages oubliés de la France occupée*, La Découverte, janvier 2010, voir présentation plus bas.

*La singulière captivité des prisonniers de guerre africains (1939-1945)*, in *Les prisonniers de guerre dans l'Histoire, Contacts entre peuples et cultures*, sous la direction de Sylvie Caucanas, Rémy Cazals, Pascal Payen, Toulouse, Privat, 2003, pp.137-155.

*La tragédie de Thiaroye, symbole du déni d'égalité*, Hommes et Migrations, n° 1235, janvier-février 2002, pp. 86-97.

*Les prisonniers de guerre coloniaux durant l'Occupation en France*, Hommes et Migrations, n° 1228, novembre-décembre 2000, pp.15-28.

*L'action sociale coloniale, l'exemple de l'Afrique occidentale française du Front populaire à la veille des Indépendances*, Paris, L'Harmattan, 2000, livre tiré de la Thèse de Doctorat d'Histoire de l'auteur.

*Les assistantes sociales au temps de Vichy, du silence à l'oubli*, Paris, L'Harmattan, 1995

*De Vichy à la libération, un service social en trompe-l'œil*, Université Paul Valéry Montpellier 3, 1990, Mémoire de Maîtrise AES qui a valu à l'auteur de 2ème prix Marcel Paul attribué par la FNDIRP en 1993.

#### **Documentaire :**

*Oubliés et Trahis Les prisonniers de guerre coloniaux et nord-africains avec Violaine Dejoie-Robin (réalisatrice) et Grenade Productions (Paris), 2003.*

A voir sur la Toile :

[http://www.dailymotion.com/video/xgw56\\_oublies-et-trahis\\_news](http://www.dailymotion.com/video/xgw56_oublies-et-trahis_news)

## Le coin de lecture

Par Philippe Masse

Les fêtes de Noël sont derrière nous, je ne doute pas que cette année encore ont trôné sous le sapin quelques livres dédiés à la seconde guerre mondiale. L'actualité de fin d'année a été riche, notamment avec la publication de la biographie d'Hermann Goering réalisée par François Kersaudy. L'ouvrage mérite le détour et il est l'un des meilleurs ouvrages pour l'année 2009. 2010 s'annonce riche aussi puisque François Delpla va publier un nouvel ouvrage sur Mers El Kebir, ouvrage qui devrait faire date dans le Landerneau maritime. Je tiens aussi à saluer le livre Jean-Yves Brouard, Guy Mercier, Marc Saibène sur la flotte de commerce française. Bien que je n'en parle pas ici, pour cause de première guerre mondiale. Jean Philippe Dalliès Labourdette vient de publier un nouvel ouvrage sur les sous-marins du Kaiser durant le premier conflit mondial, quand on connaît le succès de ses livres sur les U-Boote et sur les S Boote... A tous, et avec un peu de retard, Nedeleg Laouen et Blavez mad.

### Hermann Goering François Kersaudy - Ed. Perrin - 26€



Il n'existe aucune biographie française de Hermann Goering, qui est pourtant le deuxième homme du Troisième Reich. Voici donc, grâce à une abondante documentation allemande, anglaise, américaine et suédoise, ainsi qu'à des témoignages comme celui de l'aide de camp d'Adolf Hitler, le régime national-socialiste revisité au travers d'un personnage démesuré - dans tous les sens du terme.

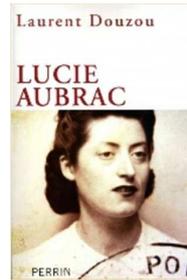
Au début des années vingt, le capitaine Goering est un authentique héros de guerre, abondamment décoré et extrêmement populaire, patriote, entreprenant, doté d'une grande intelligence et d'un charisme indéniable. Il va chercher fortune en Suède, où il trouvera un emploi de pilote de ligne et l'amour de sa vie.

Le début d'un conte de fées ? Non : le commencement d'un long cauchemar, car ce vétéran orgueilleux, ambitieux, influent et cyclothymique est attiré par la politique et impatient d'y jouer un rôle. Or, à l'automne 1922, il rencontre Adolf Hitler et, dans son ombre, il va cumuler les emplois : comploteur de taverne, putschiste improvisé, militant errant, chômeur morphinomane, homme d'affaires talentueux, dandy corpulent, orateur tonitruant, député mercenaire, président du Reichstag conquérant, ministre de l'Intérieur sans scrupules, président du Conseil arriviste, truand confirmé, criminel d'occasion, ministre de l'Air étincelant, parvenu millionnaire, chasseur d'élite, stratège de salon, économiste amateur, écologiste avant l'heure, collectionneur d'art compulsif et complice de tous les crimes commis par son maître...

C'est comme maréchal, commandant en chef de l'aviation allemande et successeur désigné du Führer que Goering entre à reculons dans la grande tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Dès lors, depuis Dunkerque jusqu'à Stalingrad, il ne cessera de multiplier les erreurs et jouera un rôle de premier plan dans la chute du régime nazi. Tel est ce monument de contradictions que François Kersaudy nous invite à visiter.

*François Kersaudy, professeur à l'université de Paris IPanthéon-Sorbonne, a notamment publié De Gaulle et Churchill, De Gaulle et Roosevelt, L'Affaire Cicéron et Lord Mountbatten. Sa biographie de Winston Churchill a obtenu en 2001 le grand prix d'histoire de la Société des gens de lettres de France.*

### Lucie Aubrac Laurent Douzou - Ed. Perrin - 21€



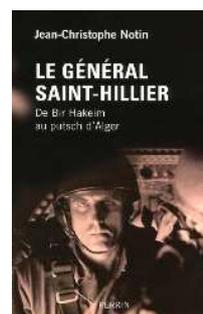
C'est un pseudonyme, mais il désigne pour l'Histoire l'une des figures les plus marquantes de la Résistance. Lucie Aubrac : voilà qui fait ressurgir des actions d'éclat contre l'occupant, qui évoque pour des centaines de milliers d'écoliers l'incarnation du combat juste, hier comme aujourd'hui, pour l'honneur, la paix et les droits de l'homme.

Curieusement pourtant, aucune biographie d'envergure n'avait été jusqu'ici publiée. Laurent Douzou, spécialiste reconnu de la Seconde Guerre mondiale en France, a eu accès aux archives privées de Lucie et Raymond Aubrac. Il a pu aussi explorer les archives du Parti communiste français et un certain nombre d'autres fonds.

En ressort un personnage beaucoup plus paradoxal, inattendu et attachant que celui de la légende ou des hagiographies d'après-guerre. Lucie Aubrac a été une héroïne, une star, un sujet de controverse et, d'abord, une combattante ; c'est le mérite de Laurent Douzou que d'éclairer avec précision ses multiples facettes.

*Laurent Douzou, professeur d'histoire contemporaine à l'Institut d'études politiques de Lyon et membre du Laboratoire de recherche historique Rhône-Alpes, a notamment publié La Résistance française, une histoire périlleuse : essai d'historiographie.*

### Le général de Saint Hillier Jean christophe Notin - 24€



Homme des premiers combats auprès de de Gaulle, Saint Hillier livre à travers ses carnets inédits et ses archives personnelles enfin révélés, l'histoire sans fard de la France Libre à l'Indochine et l'Algérie.

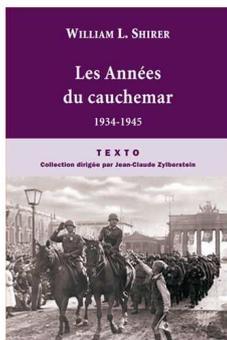
Bernard Saint-Hillier (1911-2004) ne fut pas le combattant le plus célèbre de la Seconde Guerre mondiale. Il n'eut ni l'aura d'un Leclerc, ni les responsabilités d'un de Lattre.

Mais ce guerrier de la première heure tint avec force détails, au jour le jour, un journal que, jusqu'à sa mort, il se refusa de communiquer à quiconque. A l'intérieur, se cache en effet la vraie histoire de la France libre que Saint-Hillier a traversée de bout en bout, lui, le légionnaire de la 13e demi-brigade devenu chef d'état-major de la mythique 1re DFL. Y apparaissent enfin les doutes, désespoirs et turpitudes gommés par la légende et qui permettent de mieux comprendre les rapports entre de Gaulle et les chefs militaires de la France libre, ainsi que les circonstances exactes des combats du Gabon, d'Erythrée, de Syrie, de Bir Hakeim, d'El-Alamein, d'Italie et de France. Grâce à l'autorisation de la famille, Jean-Christophe Notin est le premier à avoir eu le privilège de prendre connaissance de ces carnets, mais aussi de l'exceptionnelle documentation

accumulée par le général tout au long de sa carrière. Car Bernard Saint-Hillier prit aussi une part active aux opérations d'après guerre, de l'expédition de Suez à l'Algérie. Au terme d'une longue enquête, l'auteur élucide ainsi le second mystère entourant le général : lui qui commandait alors la 10<sup>e</sup> division parachutiste, a-t-il été mêlé au putsch du 21 avril 1961 ? Autant que le portrait d'un homme, bien plus complexe qu'il ne le laissait paraître, c'est donc l'histoire incarnée de la France militaire des soixante dernières années que Jean-Christophe Notin relate ici.

*Jean-Christophe Notin a notamment publié La Campagne d'Italie, qui a reçu le prix Maréchal-Foch de l'Académie française, un Leclerc et un Foch qui font désormais autorité.*

**Les Années du cauchemar (1934-1945) William L. Shirer - Tallandier - 10€**



« Ceux qui n'ont pas voulu comprendre cette histoire sont condamnés à la revivre. » Ce verdict d'un des plus grands journalistes américains exprime l'hallucinant périple de William Shirer, témoin de l'apocalypse de l'Occident. Résidant à Berlin à partir de 1934, fasciné et horrifié par Hitler, spectateur d'une dictature entraînant une nation vers une guerre de conquêtes et de ravages, il couvre le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale pour la radio américaine CBS.

N'hésitant pas à dénoncer la censure dont il était victime et refusant de se plier aux exigences propagandistes du régime nazi, il quitte l'Allemagne en décembre 1940. De retour à Berlin à l'automne 1945, il découvre le nouveau visage, vaincu et dévasté, du pays. Ces mémoires nous livrent ses réflexions d'alors sur les terribles événements qui se déroulèrent inexorablement sous ses yeux.

**Les cagouleurs dans la guerre Philippe Bourdrel Editions Albin Michel Prix 20€**



Plus d'un demi-siècle après les événements, alors que les passions partisans se sont apaisées, il est enfin possible de poser sur la Cagoule un regard d'historien et d'introduire, au-delà des fantasmes, les nuances qu'exige l'analyse de ce complot fascisant qui hanta trois Républiques. Philippe Bourdrel, qui a déjà consacré à cette société secrète, née sous le Front populaire et dont les ramifications se sont prolongées jusque sous la Ve république.

Une somme magistrale plusieurs fois rééditée et complétée, éclaire les trajectoires de ces hommes durant le second conflit mondial.

De son véritable nom le CSAR (Comité secret d'action révolutionnaire), la Cagoule a été fondée par le polytechnicien Eugène Deloncle à une époque où les démocraties vacillaient en Europe tandis que nombre de dirigeants se tournaient vers l'Italie de Mussolini et l'Espagne de Franco. Après l'échec de leur conjuration puis la débâcle française face aux troupes nazies, les Cagouleurs se sont éparpillés, le plus grand nombre ralliant Vichy et la collaboration mais une minorité se mettant, par patriotisme, au service de Londres et de la France libre.

**Les Bastilles de Vichy – Répression politique et internement administratif , 1940- 1944, Vincent Giraudier – Ed. Tallandier - 25€**



En juillet 1940, le gouvernement de Vichy hérite de la III<sup>e</sup> République un réseau de camps d'internement et de travail qu'il va développer, quatre années durant, au service de sa logique d'exclusion politique et raciale. La Révolution nationale du maréchal Pétain passe en effet par la lutte contre l'" anti-France ", jugée coupable de la défaite : juifs, étrangers, communistes, francs-maçons seront ainsi mis au ban et réprimés par tous les moyens, existants ou nouveaux, à la disposition du pouvoir.

Les premiers visés sont les prétendus responsables de la débâcle de 1940 : Paul Reynaud, Maurice Gamelin, Édouard Daladier, Georges Mandel et Léon Blum sont arrêtés et internés dès la fin de l'été 1940, puis soumis à l'instruction d'une juridiction établie à cet effet, la Cour suprême de justice, installée à Riom.

Au plus haut niveau de l'État, on décide parallèlement de créer une structure d'enfermement spécifique, l'" établissement d'internement administratif ", " bastille " du XX<sup>e</sup> siècle où les indésirables sont incarcérés en vertu de véritables " lettres de cachet ". Les établissements successifs - Chazeron, Pellevoisin, Aubenas, Vals-les-Bains, Évaux-les-Bains - vont constituer le couronnement du système répressif vichyste. Les 156 " embastillés " de Vichy pèsent fort peu, en apparence, au regard des 600 000 personnes internées en France entre 1939 et 1946. Ils forment pourtant à eux seuls un tableau de la société française pendant la guerre. Les " bastilles " de Vichy ont vu défiler entre leurs murs, outre les grands noms de la République défunte, des opposants déclarés au régime (tels Emmanuel Mounier et Bertly Albrecht), des pétainistes notoires, victimes de révolutions de palais (comme Wladimir Sokolovsky ou le groupe du docteur Martin), voire des collaborateurs et des attentistes internés par hasard, par erreur et par vengeance.

C'est à leur histoire méconnue que se consacre ici Vincent Giraudier, dans un ouvrage novateur qui resitue ces étonnantes prisons dans leur contexte judiciaire et policier, et met l'accent sur la vie quotidienne, les craintes et les combats de ces internés.

**La résistance de la jeunesse française Raphael Delpard éditions Pygmalion Prix 22€**



1940: les lycéens, étudiants, apprentis professionnels, meurtris par la défaite et par la débâcle, refusent de s'installer dans la compromission de la collaboration et sous l'autorité de l'Allemagne nazie. Naissent peu à peu dans les lycées, les collèges, les facultés des réseaux de résistance dont les animateurs ont quatorze ans pour les plus jeunes et dix-huit ans pour les aînés.

La manifestation du 11 novembre 1940, qui a pour but de commémorer la victoire de 1918, est le premier acte témoignant de la volonté de ne pas se soumettre: plus de 2 500 lycéens et étudiants viennent déposer des fleurs sur la tombe du soldat inconnu.

Ils affrontent soudain la police parisienne et les soldats de la Wehrmacht. Le choc est terrible: il y a des arrestations, des

emprisonnements, des blessés et un mort. Alors, la résistance de la jeunesse s'étend rapidement à l'ensemble du territoire et les actions menées par des adolescents, remarquables de maturité et d'imagination, se multiplient.

Le tribut qu'ils ont payé est lourd: citons, parmi tant d'autres, les lycéens de Buffon, de Nice et des otages du camp de Châteaubriant atrocement exécutés. C'est donc un mouvement injustement oublié que Raphaël Delpard met aujourd'hui en lumière avec émotion et rigueur historique.

**La Marine Marchande Française, 1939-1945 Jean-Yves Brouard, Guy Mercier, Marc Saibène – Éd. JYB - 44€**



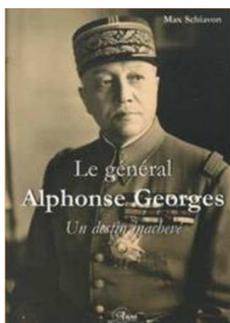
En septembre 1939, une longue et extraordinaire épopée commençait : la Seconde guerre mondiale. 70 ans après, les études, livres, magazines spécialisés, articles de fond, sites Internet, n'en finissent pas de la décortiquer. Mais des pans entiers de cette épopée restent dans l'ombre. Ainsi, le rôle de la marine marchande française est rarement abordé.

La France disposait pourtant de la quatrième flotte marchande au monde. Ses paquebots – parmi les plus beaux et les plus rapides à l'époque -, ses pétroliers – eux aussi parmi les plus importants, souvent à la pointe de la technique – et ses cargos, devinrent un enjeu formidable, à une époque où l'aviation commerciale balbutiait et où TOUT se transportait par voie maritime.

Cet ouvrage est le récapitulatif et le complément indispensable d'une série percutante (1). Il présente l'historique de tous les navires marchands qui ont porté, ne serait-ce que pendant quelques jours parfois, le pavillon français, entre le 3 septembre 1939 et la mi-août 1945.

L'iconographie, riche et exceptionnelle, est presque totalement inédite.

**Le général Georges un destin inachevé Max Schiavon – Ed. Anovi - 28€**

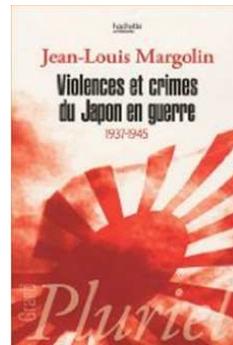


Quelles sont les causes de la défaite de mai-juin 1940 ? Qui sont les responsables de ce désastre sans précédent ? Sept décennies plus tard, le débat sur ce printemps tragique est toujours loin d'être clos. Avec Gamelin, le général Georges était le chef des armées françaises en 1939-40. Quelle fut son action, de la "drôle de guerre" à l'armistice ? Si le nom d'Alphonse Georges est abondamment cité dans les études consacrées à 1940, on sait pourtant peu de choses de lui.

A partir d'archives inédites (officielles et surtout privées), Max Schiavon restitue avec brio le parcours et la personnalité de celui qui fut un personnage fondamental de la IIIe République et de son armée.

La conquête du Maroc, la Grande Guerre en Lorraine Rif, l'attentat t dans les Balkans, l'occupation de la Ruhr (1923), guerre Marseille (1934), la guerre de 1939-40, puis la participation au Comité Français de Libération Nationale (1943) avec les généraux de Gaulle et Giraud sont autant d'étapes d'une carrière exemplaire à plus d'un titre. Très riche en révélations, cette biographie nous invite à poser un regard neuf sur une période cruciale de l'Histoire de France !

**Violences et crimes du Japon en guerre : 1937 -1945. Jean-Louis Margolin – Ed. Hachette Littérature - 15€**



Massacres en masse de prisonniers de guerre, notamment à Nankin ; asservissement de millions d'Asiatiques et d'Occidentaux, entre camps de la faim et chantiers de la mort ; atmosphère de terreur à l'échelle d'un quasi-continent ; débauche de crimes sexuels et prostitution forcée ; utilisation de cobayes humains ; pillage généralisé ; intoxication par la drogue de populations entières. Cela dura huit ans et toucha 400 millions d'êtres humains.

Ce terrifiant volet de la Seconde Guerre mondiale n'avait jamais fait l'objet jusqu'à présent d'une étude approfondie et globale. Les pratiques meurtrières de l'armée de l'Empereur du Japon sont minutieusement décrites, afin d'en comprendre les mécanismes. Comment en arriva-t-on là, dans un pays qui était apparu comme un modèle de modernité ? Les explications, trop simples, par la culture ou le contexte ne tiennent pas. C'est la conquête d'une armée par l'ultranationalisme, puis la conquête d'un pays par le militarisme qui sont en cause. Au-delà, c'est l'ère du fascisme, des totalitarismes, du triomphe de la brutalité qui trouva au Japon un formidable point d'appui. Ces horreurs des années 1937-1945 restent aujourd'hui au cœur des mémoires et des controverses historiques au Japon, en Chine, ainsi que dans les autres pays asiatiques. Pour comprendre à la fois les totalitarismes d'hier et l'Asie d'aujourd'hui, il était indispensable de mettre en lumière ces violences massives et méconnues.